

L'instinct de l'instant

de

Nadia Xerri-L.

Paris
Décembre 2009

Au nom de l'enfance à Mareil-Marly.

Pour les hommes disparus,
Pour les vivants qui osent secouer le lourd et la poussière.

Pour les comédiens qui ont intrigué l'écriture.

Pour Patrice Loko et José Touré.

Le bar d'un hôtel-restaurant de province,
dans l'arrière salle du bar
dans sa salle principale
dans sa cour arrière
dans ses toilettes
dans une des chambres de l'hôtel

Y sont présents :

François (ancien entraîneur), 50 ans

Pierre (ancien arrière gauche), 42 ans

Alice (serveuse et femme de chambre), 25 ans

Lison (femme de David, ancien défenseur central), 39 ans

Matthieu (ancien attaquant), 40 ans

Jean (ancien meneur de jeu), 43 ans

Martin, 22 ans

Alma, 22 ans

Jour anniversaire de leur finale victorieuse de 1993

Dans l'arrière salle du bar.

François (*à Alice et à lui-même*) :

Ils jouent avec mes nerfs !

Où est Martin ? Et Alma ?

Tous, ils jouent avec mes nerfs !

Et Lison ?

Et Jean, il arrive enfin ou définitivement il nous lâche, il nous abandonne ?

Je fais quoi avec le barbecue ? Je laisse la braise refroidir et s'éteindre ? Ou j'envoie la viande, et trop cuite, ce sera du gâchis ?

Je suis fatigué de tenir aux gens, d'avoir besoin d'eux, de tout faire pour que les liens continuent de survivre !

Tous, tous, ils jouent avec mes nerfs !

On est d'accord, Alice, ils jouent avec mes nerfs ?

C'est la dernière fois que je prends des retrouvailles en main ! Ils oublient que je suis cardiaque, ils l'oublient !

Et Pierre ? Et Matthieu ? Tous, tous, tous !

Martin, avant, était le premier à donner le coup de main ! Toujours dans mes jambes ! Et puis maintenant lui aussi, il va me délaisser !

Martin !!!

Tous, ils pourraient avoir pitié de moi, être déjà là, prêts à rendre service, donner la sensation qu'ils tiennent autant que moi à cette petite fête.

Les derniers instants, c'est toujours stressant, non ?

Comme les minutes d'avant match !

En tant qu'entraîneur, tu as élaboré toute la stratégie, tu as donné aux joueurs toutes les indications, et avant même l'entrée sur le terrain, déjà tu ne peux plus rien !

Rien ne t'appartient plus !

A part une fois le match engagé donner deux trois conseils du bord du terrain, et attendre la mi-temps pour tout remettre à plat, les points imposés sur les i, la colère si besoin, les encouragements convaincus en tout cas, tu ne peux plus rien !

Tu es le coach, mais tu es soumis à tes joueurs.

Soumis à leur bon vouloir, à leur confiance en toi, à leur confiance en eux, à leur niaque, à leur lune du jour !

Je suis sur le bord du terrain, je frôle presque la pelouse, et je ne peux pas faire la passe à untel qui pourtant m'a bien écouté et intelligemment s'est démarqué !

Je ne peux pas faire le une-deux et marquer !

Je suis coincé sur le banc, avec autour de moi trop peu d'espace vital, animal blessé.

Finalement je me lève, je fais les cents pas le long de la ligne de touche, littéralement rongé, avec des pics cardiaques comme des déflagrations, épuisé par le nécessaire contrôle de moi-même, devant ravalé ce qui me rend malade, trop serré dans mon costume, retenant mes cris, cravate qui étrangle, je sur-contrôle mes bras pour qu'ils ne finissent pas bras d'honneur, les chaussures italiennes parfaitement cirées, j'empêche mon majeur de se dresser seul contre tous – sodomite !

Alice :

Et malgré tous vos efforts, vous avez été élu l'entraîneur le plus viré des terrains !

Et le plus suspendu de Ligue 1 !

François :

J'ai toujours haï l'injustice et la partialité.

Mais la viande, on en fait quoi ? On les attend avant de la mettre ou on la met et ça les fera venir ?

Ils me rendent fou ces gamins, un agneau et un cochon de lait de cette qualité-là !

La prochaine fois, ça sera carottes râpées et céleri sous vide.

Pierre et Lison arrivant ensemble dans la pièce

François (*au sujet de Lison*) :

Elle va mal ?

C'est ça ?

Encore ?

Elle va mal ?

Bon, allez, assiettes et verres !!!

Lison :

Aller mal ?

Non, François.

Non, je ne crois pas.

Non, je ne dirais pas ça.

François :

Tu ne dirais pas ça ?! Pourtant ça se voit que tu vas mal !

Rien qu'à ta réponse, on sait que tu vas mal ! Parce qu'aller bien, on sait si on y va ou pas !

Et quand on n'est pas certain d'aller bien, et bien c'est qu'on va mal !!!

Et puis aujourd'hui, Lison, ce n'est pas le jour ! Aujourd'hui, on va tous bien ! Et tu ne manques pas à l'appel !

Au nom de David, tu fais bonne figure et tu te tiens !

Allez, verres et assiettes, on y va !

Lison (*à propos de François*) :

Pierre, il lève la voix...

Silence de Pierre

Lison :

Vous aviez promis, François. C'était notre accord. Vous vous étiez engagé !

Sinon, jamais je ne serais venue. Avec tous ces efforts que ça m'a demandé, jamais je ne serais venue.

Pierre :

François, elle a raison, tu as levé la voix.

François :

Mais ras le bol de vous, les dépressifs !!!

Avec les gens de votre espèce, il faudrait toujours chuchoter ! Murmurer les fautes faites par chacun ! Susurrer la colère ! Surtout ne jamais dire ce qu'on pense sans l'avoir avant bien lavé bien repassé et parfaitement rangé dans sa bouche !

Avec vous les peaux toujours à vif, il faudrait sempiternellement avoir le ton façon alcôve !
Mais moi je parle haut !
Moi je m'exprime fort !
Parce que, si votre cuir s'était endurci comme à la normale, on n'en serait pas là à devoir vous cajoler de l'engueulade !

Lison :

Arrêtez de lever la voix, François. Votre voix comme ça, vous savez très bien que ça m'empire.
Depuis ce matin, je fais absolument tout ce que je peux pour me sortir des rêves que, cette nuit encore, j'ai fait de lui – marchant, dansant, m'aimant.
Mais tous mes efforts sont nuls et ça me monte à la gorge.
Il y a toujours son visage parlant, riant, en filigrane dans ma tête, qui passe et repasse.
Comme les banderoles publicitaires tirées par les petits avions sur les plages d'été.
Vous voyez ça, François, les banderoles publicitaires du Géant Casino et de ses promotions ?!
Et bien David, c'est comme ça, mobile, très mobile, qu'il passe dans mon crâne, en allers et retours, avec des vrombissements, sans que je lui demande !

Mais sinon, François, ça va.
Ne me jugez pas François, mais sinon ça va.
Je suis ravie d'être ici. David aussi.
Je suis partante pour aider. Très mobilisée en fait.

Pierre (à Lison) :

Il ne te juge pas.
Ça le dépasse. C'est pire.

François (à Pierre) :

Attention à toi !
Attention !
Un coach reste un coach !

Pierre :

Pardon.

François :

Certainement !

Pierre :

Je sais. Pardon.

François (repart) :

C'est bon.
Ils sont prêts quand ces assiettes et ces verres ?

Alice (ayant tout entendu, entrant) :

Assiettes et verres, je vais m'en occuper.
Ne vous inquiétez pas, ça ne me dérange pas. J'ai déjà fait ce que François m'a demandé. Et il faut que je m'occupe...
Jean, je ne l'ai encore jamais rencontré, alors...
Je tremble.

Depuis hier, je ne mange rien. La venue de Jean, c'est...
Pour mon père, Jean, c'est...
C'était...

Pierre et Lison :

Merci Alice. Ça va aller.

.....
Dans la salle où aura lieu la fête.

Matthieu :

Là, je suis en contact avec des designers vraiment doués.

Des italiens, forcément.

C'est ma mission de savoir m'entourer de ceux qui savent créer de l'inattendu. C'est ma mission de déstabiliser le client.

Une vente réglée rapidement, c'est dangereux !

Sur le moment, bien sûr, le client est content, il a la piscine de ses rêves. Mais le temps du montage du dossier, de la fabrication et des travaux, une fois la piscine installée, l'homme est déçu !

La piscine, qu'il avait spontanément choisie il y a quelques mois, est déjà trop évidente pour lui ! Elle n'est plus l'Événement qu'il s'était offert.

Comme une femme qui ne nous surprend plus, on se lasse et on regarde ailleurs...

Et notre homme, pourtant tout juste assouvi, fantasme encore ! A regarder les magazines, à visiter ses amis...

Pour lui éviter cette pénible déception, je dois deviner la piscine qui lui donnera le futur éternel frisson ! Réussir à lui vendre celle qui le rendra fier de lui chaque fois qu'il la regardera et invitera ses voisins !

J'écoute mon client par delà ce qu'il dit. Je l'observe. J'écoute sa femme par delà ce qu'elle dit. Je l'observe. Je les ressens. Je pénètre leur mental et puis je me projette.

Une piscine toute en rondeur, accueillante comme le ventre d'une mère.

Lignes contemporaines esthétiques pour le plaisir d'une piscine - objet d'art, superbe à regarder.

Une piscine – clef de voûte du décor de vos réceptions, prolongement magique de votre intérieur. Une piscine qui transcende la simple petite piscine devenue commune et finalement populaire !

Liner vert Caraïbes, bleu France.

Sols mosaïques pour effet de matière, prestige et profondeur, avec comme possibles Persia bleu, Byzantin vert, Estoril, Reflection.

Frises et bandeaux, comme la petite touche de maquillage qui parfait le visage de votre femme : Lisboa gris, Mykonos ocre.

Et puis : cascades effet naturel. Ou cascades effet Grèce antique, amphores renversées !

Dans mon catalogue aussi, il y a balnéo, jacuzzis, spas...

Ne tentez pas de me prendre de cours !

Et pour tous les clients chics et sincères comme vous, je vois la vie en piscines naturelles. Roseaux, nénuphars et grenouilles... Un bassin qui s'intègre divinement à votre jardin japonais ou anglais. Qui vous affranchit de la chimie et de la pollution. Une piscine poétique. Autrement dit : la piscine romantique.

Alice (*jouant le jeu*) :

J'en parlerai à mon mari.

Matthieu :

C'est ce que le coach attend quand il dit « sketch » ?
Le décevoir deux fois, je ne pourrai pas.

Alice :

Il va adorer.

Matthieu :

Il m'a donné le choix entre sketch et discours, parce que les chansons il y en a déjà trop... Mais je peux encore changer et prendre discours...
Non, discours, non. Il y a vingt ans quand ils m'ont bizuté, j'ai échoué.

On était dans la salle de restaurant de l'hôtel. C'était ma première semaine au Club. J'arrivais en pleine mise au vert. Ils m'ont forcé à monter sur une chaise pour faire mon discours. J'ai d'abord remercié le staff et les joueurs pour leur accueil.

Debout devant tout ceux qui jusqu'à hier m'impressionnaient, je me suis senti bien, j'ai même commencé à chambrer, et puis tout à coup le trou noir.

Néant.

Une panique énorme.

Plus un mot dans ma tête ni dans ma bouche.

J'avais pris la foudre et ils riaient.

Tous ils riaient.

.....

Dans l'arrière salle du bar.

Pierre :

En dix ans, tu ne t'es pas habituée ?

Lison :

M'y habituer ?

Pierre :

Faire le deuil.

C'est ce qu'on dit ?

Lison :

Faire le deuil quand David n'est pas mort ?

Pierre :

Oui mais dans le coma.

Lison :

Mais il respire.

Et même il tousse.

Pierre :

Oui mais comme un légume.

Lison :

Arrête avec ça !

Arrêtez avec ça « légume » !

« Légume », c'est obscène.

« Légume », c'est insultant.

David est là. Et je peux le toucher. Et je le caresse. Et aussi je l'embrasse.

Et ne me demande pas, comme un journaliste me l'a une fois demandé, si David bande encore. Si je le monte. Ou bien si pour me soulager, j'ai pris un amant. Ou si je suis juste frustrée !

Pierre :

David, maintenant, c'est du canada dry, et ça tu le sais !

Forcément tu le sais...

Lison :

Non. Je ne le sais pas. Non !

François (*entrant vivement*) :

Assiettes et verres, j'en ai vraiment besoin !

S'il n'y a qu'Alice et moi à nous y mettre, on ne sera jamais prêts.

C'est Jean. Son retour.

Alors oui, la nuit on rêve et on cauchemarde, mais la journée on fait ce qu'il y a à faire !

.....

Dans les toilettes.

Alma :

Je t'aime. Ça ne s'oublie pas.

Martin :

Ça ne devrait pas...

Alma :

Bien sûr que oui, je t'aime, ça ne s'oublie pas.

Martin :

J'ai froid.

Alma :

A ta place, on aurait tous froid.

Martin :

Je ne suis plus sûr de vouloir.

Alma :

On peut encore partir.

Martin :

Je veux et je ne veux pas.

Alma :

On fait l'amour et ça passera.

Martin :

Peut-être pas.

Alma :

Mais si. L'amour quand tu as peur et mal...

Martin (*il la coupe*) :

Et s'il ne vient pas ?

Alma :

Jean viendra. Piégé. A cause de David, il viendra.

Martin :

Et si François lui avait dit « Martin, ton fils... », il serait venu, tu crois ?

Alma :

Tu le sais.

Martin :

Alors je n'y vais pas.

Je n'entre pas.

Je ne m'humilie pas.

Alma :

La fuite, ce sera du temps perdu.

Martin :

J'ai toujours vécu sans.

Alma :

Faux ! Jean, toujours là, présent, dans ton cerveau, t'encombre.

Martin :

Et s'il ne me reconnaît pas ? S'il ne me comprend pas ? Ne comprend pas ce que je fais là ?

Alma :

Ça sera : pas grave !

Martin :

Pas grave ?!

Alma :

Ça sera : même pas mal !

Martin :

Arrête Alma, oui ça fait mal !

Alma :

Histoire d'honneur, toi devant Jean, ce sera : même pas mal !

Martin :

Mon « même pas mal » a déjà la voix qui tremble, le front qui mouille, les mains qui suintent et les genoux qui fléchissent.

Toi, tu parles la même langue que lui : dignité, honneur, force, dignité, honneur, force !

Tu aurais été sa fille que certitude, Alma, il t'aurait désirée et gardée.

Alma :

Se mettre au monde devant son propre père, Martin, on rêve tous de ça !

Une occasion comme ça, non, ça ne se rate pas !

Martin :

Ne pas avoir eu de père, vous rêvez tous de ça ?

Alma :

Non, mais se mettre au monde devant son propre au père...

Martin :

J'abdique Alma. Fais-moi l'amour et on verra.

.....

Dans l'arrière salle du bar.

Pierre :

Quand on est arrivés au centre de formation, on avait quinze ans, et ils nous ont appelés « les parisiens ».

Pourtant tous les deux des Ulis, mais vu de loin, pour eux, ça faisait les parisiens.

Lui et moi on se parlait peu. Pas de la même cité. On se méfiait.

La plupart de nos collègues aimaient ça être seuls. Nous non. La solitude dans huit mètres carrés, quand tu n'as plus rien de la vie d'avant, ni la famille, ni le quartier... Après deux-trois semaines, tant qu'à être dans le même sac, on a demandé à partager la même chambre.

La nuit, quelques fois, on s'est entendu pleurer. Mais jamais on n'en a parlé, jamais on ne s'en est chambré. On a toujours été réglo des coups de cafard. Et même de la masturbation la nuit, quand il n'y avait que ça pour nous calmer.

« Les gars, n'oubliez pas, là vous êtes vingt, mais au mieux en pro, il en restera trois !!! Trois, vous entendez, les gars ?! Trois !!! ».

La pression violente d'avoir ton rêve à portée de main, ton rêve, là, visible, touchable, réalisable, avec pourtant toujours qui guette, à chaque entraînement, à chaque match, la possibilité de le rater, de le piétiner. A cause d'un collègue au même poste mais meilleur. D'une blessure (et la blessure, ça arrive, imprévisible, d'une seconde à l'autre, un faux mouvement, un mauvais tacle et -). De la croissance qui ne se fait pas comme il faut. D'une baisse de moral – mais au mauvais moment. De la maturité qui vient mal.

David très vite a été miné.

Il était arrivé milieu offensif, mais les entraîneurs l'ont voulu défenseur central.

Sur le terrain, ils le remontaient, le redescendaient.

Le staff a mis un an à trancher.

Un calvaire pour les nerfs.

Pour David, le vrai football, c'était les zones où ça se décide, marquer des buts, rendre le public fou et être plaqué au sol par les coéquipiers qui se ruent et t'emportent.

Mais le coach a choisi, tu seras défenseur central ou tu ne seras rien !

Et tout de lui a été remis en cause.

Obligation de changer de mental, de musculatures. Passer d'endurant à sprinteur : devenir explosif, agressif. Sa concentration qui n'était plus la bonne, sa force d'anticipation – plus une qualité.

Agressivité, explosivité, David répétait ça en s'endormant, en se réveillant.

Devenir un chien de garde, il n'a pas eu le choix.

Agressivité, explosivité, en boucle, pour se persuader, il se l'est ressassé.

Lison :

Il a pensé tout quitter.

Pierre :

Ne me dis pas ce qu'il ne m'a jamais dit.

Même frères, on ne se dit pas tout. A cause du milieu, on ne s'est pas tout dit.

Nos familles étaient pauvres. Et soutien de famille, non, David n'a pas eu le choix. A peine arrivés au centre de formation, on était devenu leur compte bancaire, leur avenir.

Mais qui, quand il a tout juste quinze ans, veut être le compte bancaire et l'avenir de ses parents ?

.....
François, répétant - dans la cuisine - son numéro déguisé et outrancier conçu sur la chanson « Be my baby » de Vanessa Paradis

.....
Dans l'arrière salle du bar.

François passant la tête.

Lison :

Jusqu'à son premier match avec les pros, Pierre ! Jusqu'à son premier match !

François (*entrant mais pas tout à fait dévêtu de son déguisement*) :

(*A Pierre*) Maintenant, tu la laisses et tu y vas ! Les souvenirs, si elle en veut, je me charge de les lui raconter !

(*A Lison*) Et puis des souvenirs, aujourd'hui, il va n'y avoir que ça !

On est bien là pour ça, non ? Pour les souvenirs ?!

Pierre :

Ne dis pas ce mot-là !

Si Jean déjà est là, qu'il rode et qu'il t'entend, il fera demi-tour. Et tout ça sera pour rien.

Alors « souvenirs », tu ne prononces plus ce mot tant que Jean ne s'est pas attablé, bien amarré au repas, avec les plusieurs verres qui calment et qui finissent fatalement par rendre nostalgique !

François :

Rappelle-toi qui je suis !

Pierre :

Et « souvenirs », tu le tairas aussi quand les verres de trop commenceront à l'énervé, à le fâcher !

Matthieu :

Coach, quand tu m'as demandé conseil pour ton hôtel-bar-restaurant, je t'ai dit de ne pas t'associer avec Un qui, un jour, avait été ton subordonné ?

Je le redis : rien de méchant, mais rien à faire : celui qui a été ton subordonné un jour ne peut pas partager avec toi la mentalité de l'associé ! En lui c'est inscrit : tu es celui qui l'a dirigé, qui l'a contraint, et tout en lui est prêt à te le faire payer. Il veut régler ses comptes !

Pierre :

Je n'ai jamais été son subordonné !

Coach et joueur, on était – tous les deux – les subordonnés du Président !

Tous les deux – sur la sellette à devoir faire nos preuves !

Pas mieux que maintenant !

Matthieu :

Mais qui te permettait d'atteindre le terrain ?! Qui t'y donnait ta place ?!

Pierre :

Si j'avais besoin du coach, lui aussi avait besoin de moi !

François :

Par curiosité, Matthieu, dans ta théorie, le supérieur d'hier peut-il voir en son inférieur d'hier son associé d'aujourd'hui ?

Matthieu :

Regarde-toi lui parler, tu sauras.

Lison (*à Matthieu, en partant*) :

Ce sont tes manières d'invité ? Je te reconnais mal.

Alice :

Mon père disait que vous étiez celui qui gardait la tête froide...

François :

Du pur talent, cet attaquant-là ! Du pur talent !

Matthieu :

... Mais...

François :

Mais – il aurait fallu que, chez nous, tu aies eu envie de marquer !!!

Pierre :

Laisse-le, François. Ne commence pas.

Matthieu :

Ça ne fait plus mal.

François :

Et puis pourquoi se taire ? Pourquoi le taire ?

Il faut que son cas serve de leçon aux générations à venir : parce que, Matthieu, je l'aurais eu plus jeune, je lui aurais fait entrer dans le crâne, à coups de marteau s'il l'avait fallu, combien c'est normal quand tu es attaquant de marquer !

Pierre (*prenant François et Matthieu ensemble dans ses bras*) :

On a dit : les souvenirs, pas maintenant !

.....

Dans les toilettes.

Martin :

Alma...

Alma :

Présentement, on s'arme.

Martin :

Ne recommence pas.

Alma :

Comme tu peux, oui ; mais sans la honte de toi.

Martin :

Arrête, Alma !

Alma :

Qu'il en soit plaqué, que ta mère a eu raison de ne pas avorter comme il l'y avait forcé.

.....

A l'extérieur, le long des murs du bâtiment.

Jean :

Je n'entre pas, et ça me plaît.

Je suis arrivé en avance pour pouvoir les regarder s'agiter, s'affoler, tenter de faire au mieux.

Ces comités-là ne valent rien. Ces comités-là sont dangereux. De la mort promise. De la crémation en préventive.

Ils n'attendent plus que moi.

Je suis celui qui a disparu depuis huit ans, celui qui n'a répondu à aucun de leurs appels, qui a laissé pourrir tous leurs messages.

Mais, obstinés comme ils sont, ces requins ont fini par me coincer en agitant David. Les bonnes questions, enfin, à se poser. Aider Lison à trancher, qui n'y arrive pas. Parce que David et bientôt ses dix ans de coma, ça ne peut plus durer. Il faut qu'enfin chacun prenne ses responsabilités, parce que c'est facile de continuer à se défiler. C'est bien dans l'adversité qu'on voit les vrais coéquipiers, non ?

Forcément, à ces mots-là du coach, comme un taureau de base, j'ai foncé.

Maintenant, plus que quelques minutes et j'encorne le drapeau rouge.

Leur réunion de veuves.

Mais ils sont mal à l'aise et inquiets. Surtout François qui n'est plus sûr. Il commence à le sentir : ces retrouvailles-là le disent : tout notre actif est passé. Tout de notre vivacité et de notre grandeur est maintenant rangé rayon souvenirs.

Au fond du placard, souvenirs enjolivés, souvenirs déformés, souvenirs délavés et usés, souvenirs parfois que l'on ressort pour seulement quelques minutes – comme une peluche d'enfance.

Eux et moi, nous sommes devenus ceux que les pères, et les grands-pères, regardent avec ferveur, pendant que les fils s'énervent :

« Mais pourquoi tu te mets dans cet état, le père, qui est ce type – là ?!

– Tu ne peux pas savoir ! Si tu savais, fils ! Mais tu ne peux pas savoir, tu ne peux pas te souvenir !

– Bon, on y va ?

– Nantes, fils, Nantes ! La grande époque, fils !

– Nantes, une grande époque ?! Tu répètes tout le temps que Nantes, ça ne vaut rien !

– Mais si, fils ! Nantes ! Nantes ! Nantes !

– Oui, oui, c'est ça, Papa...»

Et le fils détale, en entraînant son père.

Son père qui ne m'a même pas adressé un mot. Qui a parlé devant moi comme si j'étais un poster, une virtuelle réalité plantée face à lui, une hallucination du désert, un hologramme devant ses yeux agité !

Et ça me perfore, et je pourrais cogner. Parce que le temps – maintenant – pour nous – il est figé. Et moi dedans coincé, enfermé, kidnappé !

Oui, depuis huit ans, je me cache.

Je ne m'étais pas éduqué à juste participer, et encore moins à faire de la figuration.

Je me suis bâti pour gagner.

J'ai toujours été obsédé par le progrès à accomplir. Atteindre le maximum de mon effort, le maximum de mon geste.

Enfant, c'est sûr, je m'étais juré que je ne serais pas un footballeur de plus. La ligue 2 : même pas en solution d'attente ou en temporisation ! La Ligue 1, il n'y avait que ça de possible ! Sinon autant rester couvreur-zingueur avec mon père : Quiros et fils en devanture, ça aurait toujours eu plus d'allure que joueur de Ligue 2 ! Ça aurait écrasé joueur en National ! Laminé la Division d'Honneur !

Joueur professionnel, à peine je l'ai été que ça ne m'intéressait plus. Je voulais être titulaire.

La haine viscérale du banc de touche.

Et dès que j'ai été titularisé, mon obsession a été de devenir « titulaire indiscutable ».

Et puis : être le milieu de terrain de la plus grande équipe de France.

Et quand je l'ai été et qu'on a gagné la coupe, j'ai été obsédé par le championnat.

Tous ensemble, on a bataillé et on l'a gagné, avec dans les vestiaires des échanges de quatre vérités pour débloquer les buts grâce à la colère et l'orgueil d'après !

Enfant, c'est sûr, je m'étais dit « tu seras footballeur, mais international ».

Et je l'ai eue ma première sélection en équipe de France.

Mais à peine je l'ai eue que de nouveau – comme un engrenage – je n'ai plus pensé qu'à la titularisation.

J'ai été titularisé. Et dans ma tête, ça a commencé et ça ne s'est plus arrêté : je veux la ligue des Champions, je la veux !
Mais j'ai vite senti qu'avec l'équipe on ne pourrait pas aller au bout ! Alors j'ai quitté.
Je les ai quittés.
Je suis parti en Angleterre, j'y ai tout recommencé. Réapprendre à jouer avec la puissance des coups qu'ils donnent, des mauvais tacles, des corps à corps...
L'adaptation comme ont dit les journaux a été difficile.
Et le banc de touche, je l'ai connu.
Et j'ai douté.
J'ai même cru à l'erreur de la fuite en avant.
Mais j'en ai bouffé encore plus chaque jour à l'entraînement.
J'ai accepté ma latéralisation.
Un déracinement.
Mais dans l'axe, il y avait meilleur que moi et à gauche il y avait une place... Retravailler le pied, la vision, les repères.
Mon transfert, les sommes qui vont avec, je ne voulais pas l'avoir volé. J'ai toujours su que je gagnais beaucoup.
Trop, comment le dire ?
Je savais les salaires du reste de ma famille, et – il faut me croire – je n'ai jamais cherché à ajouter plus de zéros aux contrats comme de plus en plus on le fait en jouant avec la presse – rumeurs et coups d'intox, faire monter les enchères, l'argent en forme de but, avec les agents en profiteurs et les présidents en banquiers.
On m'appelle encore « le crétin du mercato » ! Mais moi, ce qui m'obsédait, c'était le ballon, l'honneur du maillot, les titres, la gagne !
La rage de la gagne...

Et aujourd'hui, je ne dirais pas que la gagne est une drogue moins dangereuse que l'argent.
Non, je ne le dirais pas...

.....
Dans la pièce où aura lieu la fête. Lison s'entraîne pour la chanson qu'elle a choisi de chanter. Elle met la musique de « Foule sentimentale » d'Alain Souchon. Sur l'introduction, entre Alice :

Alice :

Je peux rester ?

Lison :

Mais je sais aussi chanter faux...

Alice :

Je remets du début.

Lison chante.

Alice :

Sur la peau et dans mon ventre, vous me faites des frissons.

Lison :

Parce que vous êtes Alice...

Alice :
Pardon ?

Lison :
Parce que vous, Alice, et c'est rare et c'est beau, vous aimez aimer.

.....

Dans l'arrière salle du bar.

Matthieu et Pierre (à François) :
La braise est comme tu nous l'as demandée !

François :
Rougisiez-la, on attend toujours le cochon et l'agneau.

Lison (arrivant accompagnée d'Alice) :
Les méchouis, c'est gai, c'est l'enfance... Non ?

Alice :
Vous voyez, François, ça sera impeccable.

François :
Mais les pommes de terre ?

Lison :
Déjà emmitouflées dans de l'aluminium.

François :
C'est mieux ça Lison.

Alice :
Je ne l'ai pas aidée !

Lison :
C'est gentil à vous Alice, mais sans mon mari, je tiens tout de même debout.

Alice :
Pardon. Bien sûr...

Pierre (retournant dehors où est le barbecue, à Matthieu) :
Ça fait plaisir, traître, de faire ça avec toi !

Lison :
Je monte et je reviens.

François :
Pas longtemps !

Lison :

Oui oui...

Pierre (*revenant*) :

Lison ?

François :

Elle monte et elle revient.

Pierre :

Et tu l'as laissée faire ?

Matthieu (*au sujet de Pierre*) :

Il est amoureux ?

.....

Dans les toilettes.

Alma :

Tu es épuisant à ne voir que le manque, le trou effondré, l'histoire à moitié vide !

Ce que, là, tu vas vivre c'est mieux qu'en amour un premier rendez-vous !

Vivant, vivant, vivant !

Mais oui ! Toi, tu te souviendras de cette première rencontre avec ton père, alors que moi, comme presque tous, notre première rencontre avec lui est perdue dans les limbes.

Je cherche, je cherche, et je ne m'en souviens pas.

Vivant, vivant, vivant !

Mais oui, c'est une chance que ton père ne t'ait pas aimé tout cuit – grâce à l'embryon, au ventre qui s'arrondit, à l'accouchement, au premier sourire, et au « pa-pa pa-pa ».

On aime toujours les chatons, les chiots et les lionceaux. Les petits corps tout chauds blottis dans les bras qui confiants s'abandonnent. Tout en miniature – pieds mains, et en plus moelleux.

Vivant, vivant, vivant !

Parce que toi et lui, vous n'avez pas de crédit d'enfance : vous vous rencontrez maintenant et véritablement vous allez savoir si ou pas vous vous intéressez. Si ou pas vous vous plaisez.

Cow-boy dans un puissant face à face !

Martin :

Ça t'excite ?

Alma :

Plus que la vie lambda !

La vie plus puissante que les films.

Martin :

Les frisés veulent des cheveux raides, et les bruns du blond platine.

Moi, le lambda m'aurait plu et je l'ai désiré.

Un père qui travaille au bureau, à la poste, dans les assurances. Surtout pas un père chirurgien, trapéziste, aimanté par son travail. Un père avec petite sacoche, pas très beau pour que les autres ne le volent pas, qui bricole à la maison, à chacune de mes tranches d'âge change le papier peint

de ma chambre, joue en s'amusant, ses week-ends entièrement consacrés, convaincu de moi, n'en ayant pour rien au monde voulu un autre.

Alma :

Mon père est mort, j'avais vingt ans.

Tu rencontres le tien à vingt-cinq.

Fais-le compte, à bien vous y prendre vous vous connaîtrez plus.

Martin :

La course au malheur ?

Alma :

A qui parles-tu ?!

.....

A l'extérieur, le long des murs du bâtiment.

Jean :

Et cette place affirmée, confirmée, reconnue, je l'ai eue !

Et les chants de supporteurs je les ai eus.

Mon nom proclamé par tout un stade anglais qui habituellement se méfie des Français.

Un stade électrique. Un stade fournaise.

Le coït à côté... qu'est-ce que vous voulez que je vous dise ?

Dès la sortie des vestiaires, l'entrée en file indienne sur le terrain, le coït était exponentiel.

Et au passément de jambes, à la belle roulette, au dribble acrobatique, à la passe décisive, au but marqué, le coït était de plus en plus ravageur !

Et au but sauvant le match, ce n'était plus un coït ravageur, mais un coït océanique !

Océanique !

Et au but de la finale, plus un coït océanique, mais un coït stellaire !

Je le jure, stellaire !

Et la Ligue des Champions, je l'ai eue, je l'ai soulevée, dressée, je l'ai embrassée, j'en ai été.

Et puis le coach m'a remis dans l'axe. J'ai retrouvé ma place.

Et j'ai été capitaine. C'est ce que je voulais.

Et avec l'équipe de France aussi ça a continué.

L'Euro remporté.

Mais à la Coupe du Monde, on a échoué.

Une fois, deux fois.

Et à capitaine d'équipe de France, aussi j'ai échoué. Pas assez de qualités humaines, ils m'ont dit.

C'est vrai, je gueulais, trop de joueurs qui n'avaient pas le même désir de l'extrême beauté du geste, qui n'avaient pas en eux l'absolu de la gagne.

Au coach, j'ai été dire, chaque fois il m'a taclé « c'est pas ta place, c'est pas ton rôle ! ».

Quelques fois, il y a eu explications dans le tunnel qui emmène aux vestiaires. Mais toujours, il y a eu le capitaine, un gars évidemment mesuré et tranquille, qui nous a séparés.

Ça fait moisi de le dire, mais les jeunes n'ont pas le même respect des anciens, le même amour du maillot, la même fierté de l'équipe, le goût du sacrifice.

Ils sont là pour eux, leur gloire, leur salaire, leur sponsor.

Je me suis entraîné, j'ai joué, je me suis entraîné, j'ai joué, je me suis entraîné, j'ai joué. Et puis le corps – mon corps, les muscles – mes muscles, les ligaments – mes ligaments, l'endurance – mon endurance, la vitesse de pointe – ma vitesse de pointe, le rythme cardiaque – mon rythme cardiaque ont commencé à s'éventer, à s'affaïsser – à lâcher.

A me manquer.

Dans ma tête, le geste, le placement et la vision du jeu étaient précis, très précis, rigoureux même, mais pas la réalisation. Pas ce que j'en faisais. Il ne manquait pas beaucoup, non, mais toujours quelque chose.

Et ce quelque chose, au plus haut niveau, ça fait gouffre. Comme véritablement un millimètre devient une dizaine de mètres.

Ça mine.

Ça brise.

Ne plus rien valoir.

Ne plus faire rêver les supporters qui s'enflamment pour un autre.

On le comprend enfin : en fait on est caduque.

Tout ce qu'on s'est épuisé à construire n'a été qu'un instant éphémère.

Les techniques de jeu évoluent, les corps gagnent en puissance, très vite on est plus vieux que vieux, et les petites vidéos ne déclenchent plus l'admiration mais les rires – à cause de notre lenteur, nos gestes périmés, nos maillots et shorts démodés.

A peine passé la retraite, on est épinglé « ringard ». N'intéressant plus que les encyclopédistes, les passéistes ou les eux-mêmes ringards : tous ceux qu'on a toujours évités, refusés, méprisés. Et qu'encore on évite, refuse, méprise, se retrouvant seul.

J'ai été incroyablement soulagé de n'avoir pas d'enfants, pas d'épouse, à qui faire subir ma mise hors service. Mon déclin.

J'ai demandé un rendez-vous au coach.

Je n'ai pas eu besoin de lui dire, il avait compris. Il avait vu.

Douleur foudroyante, honte qui accable : il avait vu.

Il était d'accord. Ne surtout pas tenter l'année de trop. Celle qui afflige.

Ça s'est su dans la presse. Dans les couloirs, ça parle toujours très vite : à peine tu commences à savoir, que déjà la presse le confirme, gros titres, repris en radio et en télévision.

Nostalgique comme il est, le championnat français m'a voulu. Que je finisse au pays, à la maison, leur plaisait, ça vendrait bien.

Ils sont plusieurs à avoir appelé mon agent, à l'avoir rappelé, insisté encore, monnayant gros chèques et beaux avantages, mais revenir en arrière je n'ai pas pu.

Je n'ai pas pu m'alourdir sur les terrains de ma nation.

Piétiner la passe décisive devant ceux qui parlent ma langue. Ma langue française j'y tiens, je suis fils d'immigré.

J'ai quitté.

J'ai disparu.

J'obstrue à tous mon inévitable prise de gras.

Ne pas couler les rêves des gens dans le poids du réel, c'est important, non ?

.....

Dans l'arrière salle du bar.

Matthieu :

A moi, ose-le, tu es amoureux de Lison ?

Pierre :

Non !

Matthieu :

Toujours aussi fort en duel.

Alice (*à Matthieu*) :

Pourtant, ils vont très bien ensemble.

Pierre :

Tu n'as jamais vu Lison avec David !

Alice :

Mais on peut bien aller avec plus d'une personne ?

Non ?

Matthieu :

Certainement.

Alice :

Il faut juste aider Lison à aimer un autre homme.

François :

Ecoutez cette petite, elle sait me tenir tête !

Pierre :

Lison est la femme de David !

Matthieu :

Qui depuis dix ans est dans le coma.

Pierre :

Et alors, il est là !

Et il est toujours mon meilleur ami !

François :

« Meilleur ami », il faut mûrir ! On n'est plus à l'école !

Alice :

Lison veut lui être fidèle, bien sûr, on la comprend.

Mais à lui être fidèle, elle est fidèle à qui ?

Au miracle qui, éventuellement, pourrait faire qu'un jour il se réveille ?

La fidélité de Lison, c'est une camisole...

Matthieu :

Certainement.

Pierre (à Alice) :

Tu la connais à peine !

Quel est ton droit à parler de ça ?!

Quel est ton droit à parler comme ça ?!

Alice :

Les premières heures, jours, semaines, mois – évidemment, elle espérait son réveil.

A chaque minute, elle y croyait.

Vous tous, vous espériez. Et aussi les supporters. Mon père, lui, priait.

Mais après la première année, les chances de réveil périclitent.

Elle est une sainte à donner sa chance au miracle. Mais sa chance à elle ? Attendre ? Quand ça peut durer encore vingt ans ? Trente ?

Pierre :

Femme de chambre et serveuse, si tu veux garder ta place, apprends la réserve ! Et puis aussi le tact !

Matthieu :

Ne l'agresse pas.

Pierre :

Mais Lison veuve, j'aurais tenté ! Je n'aurais pas attendu comme là encore j'attends ! Après plusieurs années de veuvage, certain, j'aurais tenté !

Mais David n'est pas mort !

Et le deuil de Lison n'est pas un deuil, c'est une plaie béante ! Plaie rouverte à chaque instant qu'elle passe avec lui !

Et elle passe ses journées avec lui !

Face à ça, je peux quoi ?

Matthieu suivi d'Alice :

La patience.

Pierre :

La patience, quand, pardon, la concurrence est déloyale !

Avec David, on le sait tous, Lison était heureuse ; mais à l'écouter maintenant, avec lui c'était le nirvana, le paradis, le septième ciel !

Et quand il se réveillera, elle en est convaincue, de nouveau avec lui ce sera le nirvana, le paradis, le septième ciel !

Pardon, mais moi, je ne suis qu'un homme du réel, rien à faire avec un ange du septième ciel.

Alice :

Etre patient, vraiment, c'est ce qu'il vous faut, Pierre. Etre patient.

Pierre :

J'ai divorcé pour Lison ! Pour être libre au cas où, puisqu'elle déteste les mensonges, les tromperies. Même Nathalie n'en revient toujours pas.

« Un homme qui divorce pour personne ? Qui, au plus vite, ne se recase pas ? Tu contredis toutes les statistiques, mon chat !

- Ne m'appelle plus « ton chat » !

- C'est donc que mes copines ont raison : tu as rencontré quelqu'un, mais ne veux pas me le dire parce que tu m'aimes encore !
- Je ne t'aime plus !
- Mes copines me l'assurent : avec moi, tu avais tout !
- Tu leur diras que non.
- Mais, promis, si tu as quelqu'un je serais contente pour toi ! Et si c'est une femme mariée, double promesse, je ne te jugerai pas !
- Je suis célibataire !
- Mais un homme ne divorce pas pour être célibataire... »

Matthieu :

Nathalie... !

Elle a toujours été trop « femme de footballeur » à mon goût.

Pierre et François :

C'est toi qui dit ça ?

Matthieu :

Peut-être qu'effectivement de l'extérieur, ma femme fait très « femme de footballeur », elle adore le shopping et elle se préfère en blonde, mais Betty est une femme très intense, très profonde !

Pierre et François :

Intense et profonde... Arrête tu nous excites !

Matthieu :

Oui. A ma reconversion, elle m'a beaucoup aidé.

Et quand mon salaire a chuté, elle ne m'a pas quitté.

François :

Betty, je l'avais invitée. Pourquoi n'est-elle pas venue ? On aurait bien aimé.

Matthieu :

Parce que tu as oublié d'écrire son nom sur le bristol !

Pierre :

Tu as fait ça ?

François :

Non !

Alice :

Si...

François :

La braise va refroidir.

.....

Dans la salle où aura lieu la fête. Pierre chante et interprète à l'accordéon Les filles du bord de mer de Salvatore Adamo/ version Arno, qu'il va chanter tout à l'heure.

.....

Lison est dans une des chambres de l'hôtel.

Elle est agenouillée à côté d'un lit médicalisé surmonté d'un grand drap, sous lequel est son mari, David.

Lison :

En bas, je ne pouvais plus. J'ai chanté pour penser à autre chose, mais ça n'a pas suffi.

Après vingt ans d'amour, et puis tout ce silence, me manquer encore...

Tu voudras bien les voir, toi ?

Eux, c'est sûr, ils voudront.

Moi ? Ça va ça va. J'ai le souffle un peu court mais ça va ça va.

Jean n'est pas encore là. Et de le voir, j'ai hâte et je n'ai pas hâte.

Sinon les préparatifs avancent, la fête va bientôt battre son plein !

François est comme tu sais qu'il est. Il me parle / il me stresse, mais ça va ça va.

Pierre est très gentil.

Non, il n'est pas amoureux, ça c'est ce que tu crois ! On ne parle que de toi.

Je sais, les versions qu'il me livre ne sont que les siennes, mais comme elles sont toujours à ton avantage ! Ce matin, à cause de tout ce qu'il y a à faire, on n'en est qu'à tes débuts à Monaco.

Aujourd'hui, il faudra être patiente...

Matthieu, lui, est, toujours, comme avant dans notre propriété, le dieu du barbecue.

Il en faut un, tu dis.

Elle était belle, notre propriété... Qui descend sur la Loire, avec les très grands arbres... c'était un rêve d'enfant, non ? J'ai été tellement fière.

De toutes les autres femmes de joueurs, c'est bête et c'est bien, j'ai été celle à la plus belle maison, oui ? Les murs qui entouraient le parc étaient hauts et épais...

Il a été bien le football de nous offrir tout ça ! Parce que le football, au haut niveau comme toi, en salaires et en avantages, ça recule les limites, ça permet tout, non ?

Tu veux que je me glisse ?

(Elle se glisse sous le drap, se serre contre David)

Ma mère, au début n'y croyait pas, « Un noir chez nous à table ? Et des petits enfants tout noir ?! » Mais la vie de princesse que tu m'as offerte, ça l'a aidée. Très vite, tu es devenu « mieux que son fils », c'est ce qu'elle répétait.

On a beaucoup dépensé, hein ? On a presque acheté tout ce qui nous plaisait, non ? Est-ce que parfois on a réussi à se dire « non, ça c'est superflu » ?

Mais avec tout cet argent, on n'a fait de mal à personne, non ? On a tout de même beaucoup partagé, beaucoup prêté, même finalement donné ? Une maison pour ta mère, une autre pour la mienne. Des voitures aux beaux-frères. Les billets d'avion pour tout le monde.

On n'a pas mérité ce qui t'est arrivé ?

On est d'accord que tes ligaments fragilisés, ce n'était pas un signe ?

Que cette opération était banale ?

Que ton coma depuis dix ans, ce n'est pas notre faute ?

Que ce jour-là l'anesthésiste, en multipliant les erreurs, ne nous a pas punis ?

Punis de ce bonheur immense qu'on vivait tous les cinq ?

On s'est rencontrés si jeunes, mariés si jeunes, devenus parents trois fois si jeunes.

Peut-être qu'en définitive, la vie et les gens en veulent toujours aux parvenus de l'être devenus...
On n'a jugé personne quand ils ont lancé les rumeurs, surtout pas tes copains des Ulis, et de Monaco que tu voulais excuser parce que le football les avait laissés sur le carreau, après les avoir repérés, fait rêver et leur en avoir fait violemment baver.

Non, toi et moi, on ne s'est jamais plaint des méchancetés et des jalousies, on savait que c'était le prix à payer.

Peut-être est-ce moi qui ai attiré la foudre ?

Avec ma tristesse de solitude – quand à la Ligue 1, s'est ajoutée la Ligue des Champions et puis l'équipe de France, et qu'à la maison on ne te voyait plus. Ta vie à enchaîner les « match, entraînement, match, stage, mise au vert, stage, match » et que toutes les journées j'étais seule, ou avec les enfants, sans vraiment d'amies – à part les autres femmes de joueurs, et sans un travail à moi à cause des déménagements si souvent qu'à peine je m'adaptais déjà on repartait.

Deux fois seulement, parce que tu as insisté, j'ai osé t'en parler.

Je ne voulais pas te perturber. Le sport de haut niveau on y donne tout, je le savais et je me taisais. Je t'encourageais. Je faisais tout pour t'équilibrer avec la maison bien tenue, bien décorée, les enfants bien éduqués. Et je ne t'avouais pas ma peur continuelle que tu te blesses, que tu t'intègres mal à la nouvelle équipe, que l'entraîneur tout juste nommé t'écarte, que le sélectionneur national ne te rappelle pas.

Mais on était soudés – fameuse petite équipe, tous pour un, mais surtout tous pour toi.

Tu étais notre héros.

Tu nous aimais les petits et moi. Je le sais, tu nous aimais.

Jamais comme beaucoup d'autres femmes de joueurs, je n'ai eu peur que tu me trompes. J'avais confiance en toi. Et mon plus grand bonheur a été ça : avoir confiance en toi.

Tu es tout froid.

Non, je ne pouvais pas te laisser à la maison avec kiné et infirmière, et moi être ici à faire la fête. Et puis que tu sois là, tout le monde est très content ! David ci. David ça. Et puis David. Et encore David. Oui mais David. Et si David. Avec David.

(Elle caresse son propre corps)

Tu vois tu m'as manqué.

Je te l'ai dit, tu me manques toujours vite.

Essaye, David, quand même !

Essaye quand même d'un peu me serrer ! Juste un peu.

Effleure-moi.

Aujourd'hui, ce n'est pas un jour à me laisser trop seule.

Pourquoi je dis ça ? Je ne sais pas.

Je t'aimais plus musclé, mais même très maigre, tu me plais.

Ma mère le reconnaît : avec la peau noire, le sec et le gras sont toujours plus beaux que quand c'est en peau blanche !

J'aime ça, David, quand ton cœur il sonne bien.

On se caresse un peu et puis après j'y vais ?

.....

Dans la pièce où aura lieu la fête. Alma fait pour elle-même un show rock et sensuel, en répétant sa chanson « Des hauts, des bas » de Stephen Eicher. Martin secrètement la regarde.

Martin :

C'est ce que tu as choisi ?

Alma :

Pourquoi ?

Martin :

Et tout à l'heure, tu la chanteras comme ça ?

Avec ton corps comme ça ?

Alma :

De préférence.

Martin :

Tu sais ce que je veux dire...

Alma :

Tu as honte ?

Martin :

Pas honte.

Alma :

Alors ?

Martin :

Mon père aime les femmes.

Alma :

Alors il m'aimera !

Tu es vraiment malade Martin, ne m'espionne pas, ça ne te réussit pas !

.....

Dans la pièce où aura lieu la fête.

Alice (*sortant et tombant sur Jean*) :

Enfin vous êtes là ! Je vous attendais trop !

Jean :

« Trop » comme on dit maintenant ?

Alice :

Non, « trop » du déraisonnable.

Jean :

C'est votre façon à vous ?

Alice :

Ma façon ?

Jean :

De m'allumer ?

Mais désolé, je ne pourrai pas y accéder, ici je suis en famille.

Alice :

Vous allumer ?

Non.

Pardon.

Non, j'aurais dû y penser.

Jean :

On recommence tout alors ?

Alice (*en s'avançant pour lui serrer la main*) :

Bonjour.

Alice. Serveuse du bar et femme de chambre de l'hôtel.

Jean :

C'est la première fois que je viens.

Alice :

Et fille de mon père – fou de foot et fou de vous.

Jean :

C'est bien de pouvoir vérifier dès mon arrivée, ma décidément grande cote avec les pères, les oncles, les grands-pères, et les arrières grands-pères !

Alice :

Ça fait quatre ans que je vous espère.

Lison (*déboulant, sautant dans les bras de Jean*) :

Enfin, tu es là !

Alors comme ça, tu es venu.

Je l'ai dit à David. Je crois qu'il a souri... Il t'attend en tout cas.

En fait, je suis heureuse !

.....

Dans les toilettes.

Martin (*ayant entendu Jean arriver, Martin s'est précipité dans les toilettes, suivi d'Alma*) :

C'est sa voix, j'en suis sûr, c'est sa voix !

Alma :

Calme-toi, on ne sait pas !

Martin :

Tu crois qu'il t'a entendue chanter ?

Alma :

Martin !

Martin :

S'il t'a entendue, c'est la fin !

Alma :

Tu as gagné ! On part ! On y va !

Allez, lève-toi, on part, on déguerpit !

Martin :

Chut ! J'ai le ventre en vrac.

.....

Dans l'arrière salle du bar.

François (à Jean) :

Enfin !!!

Tu es pénible à inviter, je te le dis !

Jusqu'au bout, tu m'auras fait peur.

Jusqu'au bout !

Jean :

On dirait que j'en connais certains...

François :

Ça se pourrait !

Jean :

Bonjour messieurs.

Lison :

Tout de même, il est beau !

Il est beau, non ?!

Matthieu :

Beau, ça se dit vite !

François :

Du calme, les garçons, du calme !

Lison :

Laissez-les faire, ils s'ébrouent, se reniflent !

François :

Je suis heureux ! Mes petits préférés avec moi ! Je suis heureux !

(*A Jean*) Tu ne nous embrasses pas ?

Jean :

Si vous y tenez.

François :

Bien sûr qu'on y tient !

Jean :

Tout le monde sent le frais ?

François :

Rasé de près. Lotion apaisante pour la circonstance. Parfumé comme il faut.

Jean :

Tu les as tous vérifiés ?

François :

Vérifiés. Agrémentés.

Matthieu :

Allez, c'est bon, tu donnes l'accolade, ou passes à autre chose !

Alma (*affolée mais essayant de se contenir, arrivant et allant voir directement François*) :

Il faut que je vous parle.

Jean :

Bonjour.

Alma (*sans y prêter attention*) :

Bonjour.

Jean :

On me présente ?

François :

Alma. Jean. Jean. Alma

Jean :

« Alma »...

Le coach dit Alma comme il dirait Monique !

Alma (*obnubilée par Martin*) :

François, s'il vous plaît !

Jean :

Et qui est Alma ?

Qui êtes-vous ?

Matthieu :

Peut-être, la surprise du chef... ?

Alma entraîne vivement François à part.

Jean (*à Lison*) :

C'est-à-dire ?

Lison (*voulant éluder*) :

Alma.

Jean :

Et l'apéritif ?

Matthieu :

On t'attendait !

Jean :

Pour moi, ça sera whisky sans glace. Et pas du Jack Daniels. Port Ellen trente ans d'âge.

Pierre :

Sa cave est là.

Jean :

Enfin il parle !

Pierre :

Eventuellement.

Jean :

Ça fait longtemps.

Pierre :

Pas mal.

Jean :

Mais dis-moi, tu te maintiens !

Pierre :

Palpe !

Corps à corps de Jean et Pierre

Jean :

Pour un arrière gauche, ma foi !

Pierre :

Aurais aimé en dire autant d'un meneur de jeu !

Jean :

De l'alcool ! J'ai faim ! De l'alcool !

.....

François et Alma affolée dans un coin à part.

Alma :

C'est une très mauvaise idée cette première rencontre père-fils cachée au milieu de tout le monde !

François :

Tu es de mon côté ou non ?

Alma :

Je vous ai aidé, j'ai tout fait pour persuader Martin !

Mais si Martin ne peut pas ?

S'il n'en a pas la force ?

Et si surtout il ne veut plus ?

Et si Jean surtout ne veut pas de son fils ?

François :

Jean voudra de son fils.

Comment ne pas vouloir de son propre fils ?

Alma :

La vie de Martin avec ce père fantôme est un enfer.

Notre vie est presque tout le temps un enfer.

Tout à coup en pleine soirée avec des amis, quand l'alcool l'a assoupli, je ne vois plus Martin, il s'est isolé, il est en larmes. Secoué. Il lâche : son enfance, sa mère un peu, son père surtout.

Il est convaincu que si Jean, qui a l'air si génial, ne l'a pas reconnu, c'est preuve formelle qu'il ne vaut rien. Et redressant la tête, Martin m'avoue qu'il est désolé, mais qu'il n'en peut plus.

Vraiment plus.

Qu'il est à bout, jour après jour, d'être obligé de fournir cet incroyable effort pour le matin se lever.

Il me le dit droit dans les yeux, il se sent usé alors que jeune encore.

Il est désolé.

Il sait que sa mère et moi nous l'aimons, mais ça ne lui suffit pas. Il a besoin d'un père. Il lui faut son père !

Et puis dans mes bras, il s'effondre en miaulant Papa.

« - Si Jean m'avait reconnu, au moins j'aurais été son ombre, mais là sans sa reconnaissance, je ne suis rien ! A peine un déchet dans le caniveau même pas aspiré.

- Mais Martin, arrête, tu ne peux pas dire ça ! »

.....

Dans l'arrière salle du bar.

Matthieu (à Jean) :

Alors la retraite ?

Jean :

Pas ce mot-là ou je pars !

Matthieu :

Il plaisante ?

Jean :

Réessaye...

Pierre :

N'essaye pas !

Matthieu :

Ça va, je reformule.

Maintenant que tu es loin des terrains, tu fais quoi de tes journées ?

Tu fais quoi de ton argent ?

Jean :

J'attends.

Matthieu :

Pour faire fructifier ton image et tes comptes, il y a mieux !

Passe-me voir au bureau.

Jean :

J'y penserai...

Matthieu :

Sérieusement, Jean, depuis huit ans, quoi de neuf ?

Pierre :

Rien. Il fuit !

Jean :

Exact. Je fuis.

Pierre :

Sans donner une nouvelle !

Matthieu :

Moi, si tu veux, j'ai des coups à te proposer, des gens à te présenter.

Et donnant-donnant, tu me fais rencontrer l'Angleterre et sa fiscalité... ..avantageuse.

.....

Dans les toilettes

Martin (*seul, recroquevillé sous le lavabo*) :

Papa Papa Papa Papa Papa Papa Papa Papa Papa Papa Papa Papa Papa Papa Papa Papa

.....

Dans le coin à part.

Alma (*reprenant, à François toujours*) :

Martin je l'aime, incroyable comme je l'aime !

Mais depuis le lycée, je dois lutter avec sa torpeur, ses abattements, ses errances la nuit quand il part et qu'il ne faut surtout pas que je lui demande où, parce que déjà les objets volent et retombent en armant son silence.

Aujourd'hui je vous le dis tel que, François : il faut faire quelque chose ou moi je ne pourrai plus.

Parce que sa vie, notre vie, ce n'est pas comme celle de tout le monde « construire, s'amuser, avancer, rire, voyager ».

Notre vie, c'est être coincés des jours dans notre chambre avec lui inapprochable isolé contre un mur. C'est être figés des heures dans le hall de l'immeuble sans pouvoir en sortir et atteindre la rue. C'est être immobilisés sur le trottoir d'un restaurant beaucoup plus longtemps que la cigarette à fumer, alors qu'à l'intérieur les plats déjà sont servis. C'est rester recroquevillés dans l'arrière salle d'une boîte de nuit où nous nous étions pourtant convaincus, l'âme légère, d'enfin arriver à danser. C'est demeurer bloqués dans la salle de bains chez des amis alors que déjà plusieurs fois à la porte ça a cogné.

Chaque fois à parler, parler, parler, l'embrasser, le cajoler, en tentant de l'apaiser, de le comprendre, de le déverrouiller.

Chaque fois à se dire ce que déjà mille fois on s'est dit, en ayant chaque fois l'espoir d'avoir trouvé dans le soulagement le déclic, l'avenir.

Mais non, dès le lendemain ou quelques jours après, ça retombe, les sables s'épaississent, recouvrent et asphyxient. Et de nouveau il faut supporter de rester coincés chez nous, dans un bar, chez des amis, à reparler, reparler, reparler, et se redire tout ce que déjà mille fois on s'est dit.

François :

Attends, je vais chercher Lison.

.....

Toujours dans l'arrière salle du bar.

Matthieu :

En Angleterre, c'est sûr, pas la peine de rêver aux piscines.

Mais en matière de spas, il y a du potentiel... !

Jean :

Piscines ?

Matthieu :

Oui !

Tu ne savais pas ? Il y a des articles partout !

Je suis dans les piscines !

Jean :

Dans les piscines ?

Matthieu :

Excellent créneau !

Jean :

Après avoir été attaquant de l'équipe de France ?

Pierre :

Et alors ?

Jean :

Après avoir été sélectionné pour le mondial même si surtout remplaçant ?

Pierre :

Et alors ?!

Jean :

Pas logique !

Pas raccord !

Matthieu :

Tu me feras la liste des reconversions logiques et raccords après une sélection en équipe de France.

Jean :

Des métiers dignes !

Dignes !

François (*traversant la salle où ils sont tous, se réjouissant à leur vue*) :

Ça se retrouve ? Ça s'amuse ? Tout le monde est content ?

Alice :

Tout va très bien !

François :

Parfait ! Les petites sauteries qui commencent bien, finissent toujours extra !!!

Jean :

On ne t'a pas attendu pour entamer le whisky !

Pas mal d'ailleurs ta cave ! Pour un pingre !

Mais polis, on t'attend pour le champagne !

François :

Pingre ? Je ne relève pas.

Je sais qu'au fond il a bon cœur !

Pour le champagne, j'arrive ! Une petite chose à régler, et pour le champagne j'arrive !

Jean :

Attention !

On s'impatiente !

François :

(*A Lison*) Alma t'attend là-bas. S'il te plaît, fais tout ce qu'il faut !

(Aux autres) Attendez-moi aussi pour les souvenirs !!!

Pierre :

File, Coach ! Allez file !!!

.....
Lison ayant rejoint Alma dans le coin à part.

Lison :

Vous êtes un peu émue ?

Alma :

Oui.

Lison :

De la rencontre père-fils au sommet ?

Alma :

Non. J'ai même hâte.

Lison :

Vous pouvez me parler, je connais le silence.

Alma :

Mais je ne vous connais pas.

Lison :

C'est bien d'être enfin seules. Je voulais vous le dire, vous êtes sublime. Il a de la chance notre Martin.

Alma :

Pas sûr.

Je suis toujours trop. Trop rapide, trop exigeante, trop énergique, je l'épuise, je l'accule et aussi : je l'effrite.

Lison :

Emmenez-le jusqu'à son père, et puis vous verrez...

Alma :

Avec lui, le problème n'est pas qu'il ne m'aime pas.

Avec lui, le problème est qu'il ne s'aime pas.

Lison :

S'aimer soi-même c'est rare, non ?

Il y a toujours ça en soi que l'on déteste. La confiance en soi, souvent, on ne l'a pas.

C'est une vraie maladie pénible, le manque de confiance en soi, non ?

Alma :

Souvent j'ai peur, mon ventre a mal, j'ai honte, mais il y a toujours un minimum de soi-même à aimer...

Sinon c'est le chaos.

Parce qu'à mal s'aimer, comme on ne comprend pas pourquoi celui qui nous aime, nous aime, on le bouscule, on le teste, on s'en méfie, on le repousse, et sortie de route, on l'aime mal.

Lison :

Ça va vite dans ce cerveau...

Alma :

Parce qu'on a du temps à perdre ?

Lison :

Non. Et vous savez que je le sais...

.....

François rejoint Martin prostré dans les toilettes.

François :

J'ai honte pour toi !

Martin :

Ça m'aide.

François :

Avec ta mère, ce n'est pas comme ça qu'on t'a élevé !

Un homme courageux, à la finalité, c'est ce que tu devais être. Mais à te mettre dans un état pareil...

Elle est où la montagne ?

Pas de montagne !

Bonjour Jean, je suis Martin, je suis ton fils, heureux de faire ta connaissance. Il te salue, te demande comment tu vas, il réalise qu'en fin de compte ça lui fait très plaisir de te découvrir, il te prend dans ses bras, et le tour est joué !

Martin :

Ça m'aide.

François :

Bien sûr, quand on dédramatise, ça aide !

J'y vais, il y a le champagne à sabrer.

Attends deux minutes, et puis tu nous rejoins.

Deux minutes, qu'on ne nous voie pas sortir ensemble des toilettes, que ça ne fasse pas le petit qui a fait dans sa culotte et qui a eu besoin que Papa François vienne le nettoyer.

Martin :

Ça va m'aider. Champagne !

.....

Dans l'arrière salle du bar, toujours.

Matthieu :

(*A Jean*) Mets-toi dans l'immobilier si tu trouves ça plus noble !

Mais ne laisse pas ton argent chez les boursiers anglais ! C'est les pires !

Avec le capital image que tu avais, c'est absurde et stupide de n'avoir pas fait de publicités, de consulting télé, même radio, de ne pas avoir monté comme tout le monde ta boîte de coaching en entreprises : vendre très cher tes petites causeries devant des jeunes cadres dynamiques qui n'attendent que ça, exactement comme celles que tu nous faisais : le sens de la gagne, la force de l'honneur, ego et collectif comment faire bon ménage !

(*A tous*) Moi, avec une image comme la sienne, rien que dans la publicité je me serais régaté : fast-food, rasoirs, eau minérale, shampoing, yaourts, opticien, biscuits secs, assurances habitation - assurances auto - complémentaires santé, et bien sûr marques de sport !!!
Moi, j'aurais été toi...

Jean (*couplant Matthieu*) :

Tu aurais touché gros, protégé ta descendance pour plus d'un siècle.

Tu aurais même investi dans les maisons de retraite, et embauché tes nombreux frères et sœurs !

Matthieu :

Tu as même raté ambassadeur pour l'Unicef !

François :

Ce génie-là, déjà on l'appelait le « crétin du mercato » !

Jean :

Je l'attendais.

Pas si tôt dans les retrouvailles, mais je l'attendais...

Matthieu :

Après huit ans de silence, économiquement, il faut que tu le saches, tu ne vaux plus rien !

A part ta photo à la une de l'Equipe pour un numéro « qu'est-ce qu'ils sont devenus ? », tu ne vaux plus rien !

Jean (*à François*) :

Tu nous as réunis pour ça ou pour David ?!

François :

Pour le plaisir !

Mais Matthieu va savoir respirer, se calmer...

Matthieu :

Vous êtes bien français à ne pas vouloir parler d'argent !

Pourtant l'argent, c'est un sujet de discussion comme un autre quand on ne s'est pas vus depuis dix ans au moins et qu'on ne sait pas par quel bout commencer ?

Sinon on peut aussi parler, famille, mariage, divorce, enfants, bons ou pas à l'école, footballeur ou pas comme Papa, on peut aussi se montrer des photos, les commenter, il te ressemble non, et celui-là dis-moi c'est ta femme tout craché... !

Des photos j'en ai apportées plein, j'en ai toujours sur moi, j'adore mes enfants !

Alice :

Il ne faudrait pas oublier le barbecue...

François :

Tu y vas Matthieu ?

Matthieu :

J'ai compris le message.

Changement de joueur !

Faites entrer le remplaçant !

Jean :

Coach, laisse-le-nous !

En fait, il me plaît bien !

Si c'est un autre que moi, aujourd'hui, qui se charge de provoquer, ça me sera profitable !

François (*voyant Martin qui est arrivé discrètement*) :

D'accord.

Et bien, maintenant qu'on est tous là, champagne ! Que la fête commence !

Au menu des réjouissances : bon petit gueuleton, chanson, sketch ou discours comme je vous l'ai demandé ! La sono est branchée !

Et pour que la fête soit pleine, il nous fallait David...

Et bien il est là-haut !

On a réussi à le faire venir !

Avec Lison, on vous passera les détails de toutes les tracasseries ! Mais nous pouvons le dire, ça a été sportif !

Il est dans une chambre de l'hôtel aménagée spécialement pour lui, accompagné bien sûr de professionnels.

Et tout à l'heure, si vous le voulez, vous pourrez lui rendre une petite visite, n'est-ce pas Lison ?

Lison :

Oui oui.

François :

Et puis comme vous l'avez remarqué, on a recruté des petits jeunes !

Merci donc de faire bel accueil et bonne presse à Alice, Martin et Alma !

Deux belles jeunes filles, on est peut-être vieux, mais pas encore gâteux !

Jean et Matthieu :

Compte sur nous pour l'accueil !

François :

Et pour finir, en cas de mauvais geste de l'un ou de l'autre, de mauvais tackle, il y a prêt à l'emploi – carton rouge – un écran, avec prêts à être projetés des films retraçant vos exploits !

Jean, Matthieu et Pierre :

Pas besoin de menaces, coach, on sera des agneaux !

Alice :

Alors, champagne !

Jean (*à voix basse, à François*) :
Je suis venu pour David.

François :
Je sais.

Jean :
On va voir David maintenant, ou simplement arrivé, je repars !

.....

Tous, à la porte de la chambre où a été installé David.

Lison (*revenant de l'intérieur*) :
Il vous attend.

Matthieu :
Il a beaucoup changé ?

Lison :
Dix ans de plus. Comme toi.

François :
Tu sais que ce n'est pas par manque de solidarité que je n'entre pas, Lison.
Tu le sais ?

Lison :
Oui oui.

François :
C'est que je préfère garder l'image de David en garçon plein de vie, avec qui j'ai passé des moments... des moments privilégiés.
Tu me comprends ?

Lison :
Oui oui.

Jean :
Si tout le monde était comme toi...

François :
Un garçon plein de vie, aux éclats de rire homériques, pour qui le football était bien plus que quatre-vingt-dix minutes, un garçon volontaire et terriblement généreux qui m'a beaucoup apporté dans ma carrière d'entraîneur, qui m'a même fait progresser...

Lison :
Oui oui.

Jean (*à François*) :

C'est le début de ton oraison funèbre ?!

François :

Tu lui diras, Lison, tu m'excuseras ?

Lison :

Oui oui.

Jean (*à François*) :

Va ranimer le braise !

Martin :

On te rejoindra. On t'aidera...

*Lison entre dans la chambre, les autres la suivent à plusieurs pas de distance.
Jean qui est entré en dernier les dépasse pour rejoindre Lison.*

Lison :

Voilà, mon Amour, on est là !

Alma et Martin :

Bonjour David.

Alice :

Bonjour.

Matthieu :

Salut David.

Pierre (*pour lui-même, regardant David*) :

Son visage...

Jean :

Je t'embrasse. Pas de secousses. Attention je t'embrasse !

Alma :

Moi aussi je vous embrasse.

Matthieu (*les larmes montantes*) :

Il est maigre.

Alice (*s'approchant de Matthieu*) :

Ça va aller ?

Matthieu :

Trente-cinq kilos ou quoi ?

Pierre (*serrant Matthieu contre lui*) :

Pour Lison, on tient bon.

Lison :

Allez-y ! Il vous écoute !

Jean :

Que tu l'aies choisi, lui, Lison, on avait tous compris.

Lison :

Tu m'avais comprise ?

Matthieu :

Mais c'est une horreur qu'il soit décharné comme ça.

(*S'accroupissant auprès de David*) David, il ne faut pas... Il faut manger. Tes muscles. Tu verrais ça...

(*A Lison*) Il était tellement beau. On aurait dit Hercule. Puissant comme un taureau.

Lison :

Oui.

Matthieu :

Quand il arrive une chose comme ça...

Il aurait mieux fallu que ce soit moi.

Pierre :

Arrête.

Matthieu :

Il y a des gens plus importants que d'autres ?

Qui marquent la vie plus que d'autres ?

Et la mort de ces gens est plus grave que les autres ?

Lison et Jean :

David n'est pas mort.

Matthieu (*prenant l'élan de sa parole*) :

Vous le savez tous, on le sait tous : pour un attaquant, dans le club, j'ai très peu marqué.

Alice (*inquiète, à Pierre*) :

Je vais chercher François ?

Lison :

David t'écoute Matthieu.

Pierre (*regardant David*) :

Son visage...

Matthieu :

Et que je sois invité à votre fête d'anniversaire de gloire, même ma femme en a été sidérée...

Alice :

Mon père, au sein de son club de supporters, vous défendait : « c'est juste un passage à vide. Une place parmi les puissants, ça ne se trouve pas comme ça. Bien sûr il a un problème de réalisme, mais si le coach s'acharne à le mettre à la pointe, alors que ce n'est pas un chasseur de buts, que voulez-vous que je vous dise ! Et puis la confiance ça s'enrange ! Et quand ça ne s'enrange pas, ça se dégrade ! »

Pierre (*regardant David*) :
Son visage...

Matthieu :
Je suis arrivé au club au mercato d'hiver.
Et trois mois après, le Président cherchait déjà à me vendre.

Alice :
Mais la presse et la télévision vous aimaient bien.
A la maison, mon père rangeait attentivement toutes les coupures de presse dans un très grand classeur.

Matthieu :
Les sifflets ont commencé à rythmer mes entrées, mes sorties.
Dès le printemps, mes passes ont été chahutées. Les banderoles, dans les virages, m'ont insulté.
La bronca des supporters.
En tant que Capitaine, Jean a demandé à mon père et mes frères de ne plus venir aux matchs ni à domicile, ni à l'extérieur. Ni ma mère. Surtout pas.
La presse, jamais longtemps en reste, m'a fait plonger de la place de « meilleur espoir du football français » à celle du « plus beau gâchis ».
Et tous, vous m'en avez vanné.
Non, pas vanné. Vous m'en avez pourri, jusqu'à la honte de moi.

Jean :
L'enfer du gouffre. Maintenant je comprends.
Mais avant non. Tu me dégoutais. Qu'un pur talent se massacre comme ça.
Je t'ai cru contagieux.

Pierre (*regardant David*) :
Son visage...

Matthieu (*à David*) :
Et toi, David, au début du mois de mars, quand plus personne ne m'adressait la parole, et encore moins le ballon à l'entraînement même si j'avais beau courir, courir, toi, David, un soir, en ville, sans te cacher, tu m'as invité à dîner.
Et au déplacement suivant, tu m'as imposé dans le bus à la place devant toi.

Pourquoi tu m'as protégé ? Je ne sais pas.
Tu m'as parlé : tu es talentueux, mais à ce niveau-là, talentueux ça ne suffit pas, il faut être vorace !
Je n'étais pas membre de l'élite issu comme vous des centres de formation, moi je venais du National, entré par la petite porte, Alès, Boulogne-sur-Mer.
Et à être dans votre équipe, je me suis rapetissé.
David, tu m'as parlé. Le déclic. J'ai très vite demandé à partir. J'ai été prêté. Et j'ai explosé.

Avec plus une seule question qui mine au moment de tirer. Avec juste le silence dans ma tête au moment du shoot.

Le silence total – le ballon, mon geste, son tracé dans l'air et la finalité.

Alice :

Mon père avait eu raison contre tous...

Jean :

Mais maintenant, David, ton protégé est représentant de piscines !

Pierre (*fixant le visage de David*) :

Mais son visage, Lison.

Lison :

Son visage ?

Pierre :

Son visage, oui, son visage...

Lison :

J'ai tout fait pour que David garde ses dents, mais elles sont tombées une à une.

Mais quand il se réveillera, on arrangera tout ! Un dentier et... !

Mais là comme il ne mâche plus, ses gencives...

Enfin voilà. Tout ne se raconte pas.

Alma :

Mais il est beau Lison, sa peau est belle Lison.

Pierre :

Ses dents ?

Alma :

Il vient de me regarder !

Lison !

Il vient de me regarder !

Il pleure, Lison, regardez, il pleure !

Lison :

Il nous écoute.

Il a retrouvé Matthieu.

On ne le tuera pas. Hein, on ne le tuera pas ?

Pierre, tu le diras à François ça, que David écoute.

Matthieu :

Il m'a écouté ?

Lison :

Bien sûr, il t'a écouté.

Alice :

Même si dans le coma ?

Lison (*à David*) :

Oui, même dans le coma, tu me regardes. Tu nous entends. Tu pleures. Et tu es heureux qu'on soit tous là.

(*David tousse, elle le replace*) Ce n'est rien, juste une émotion qui passe de travers. Ça fait beaucoup d'un coup, hein, tous tes amis présents.

Ça ne t'arrive pas souvent, mon Amour, tous tes amis présents...

Jean (*à David*):

Dans ton beau costume, toujours aussi élégant et classe !

Tu en as de la chance, elle veille à ta réputation ta petite femme !

Tu devrais la voir te protéger des photographes qui voudraient te shooter, te voler.

Sinon, je dois te dire que le coach est très inquiet pour toi, pour Lison, vos enfants.

Bientôt dix ans de coma, il trouve ça inhumain, alors – comment dire...? – il voudrait te faire couic ! Que tu meures, David !

Pierre :

Jean !!!

Lison :

Laisse-le !

Pierre :

Depuis quand, tous les deux, vous vous entendez bien ?!

Jean :

Pourtant le Coach sait que, quand à l'hôpital au bout d'un an et demi de respiration artificielle, ils t'ont débranché, tu leur as tenu tête !

Un titan, ce David, on s'épuise à lui dire !

(*Le corps de David tressaute*) Ne t'inquiète pas, bonhomme, on ne va pas te lâcher !

Mais là où le coach a raison, David, c'est que dix ans de coma ça devient long ! Il est temps que tu te réveilles et que tu parles à ta femme ! Les loups rôdent...

Pierre (*se précipitant à la porte et l'ouvrant*) :

François !

François !

Arrive !

Assume !

(*A Jean*) Ce que tu fais, ça ne se fait pas, ce n'est pas moral !

Jean :

Ta femme, on le dit tous, est une sainte. Mais rapidement il faut que tu lui souris, la trouves belle, et embrasses vos enfants !

Et puis là, financièrement, ça commence à coincer ! Tu coûtes cher ! Et Lison, comme elle s'occupe de toi, ne peut pas travailler. Et les gens s'épuisent à être solidaires. Il faut les comprendre, qui a la mémoire longue ?!

Là, bien sûr, grâce à tes dix ans de coma, on va reparler de toi ! Les anniversaires chiffre rond ça plait toujours !

Un peu d'argent va de nouveau entrer.

Mais, pense-y bien, si tu te réveilles, ce sera le jackpot !!!

C'est normal, David, le quotidien d'un comateux, ça ne passionne pas les foules !

Une infirmière pour faire ta toilette le matin, ta femme ensuite qui t'habille, déjà il est midi, te hisser debout, t'attacher pour que tu tiennes, pendant deux heures te faire avaler une bouillie très mixée, finir par un petit yaourt que tu vas baver, c'est la sieste, toutes les heures te bouger à cause des escarres, l'arrivée en fin d'après-midi du kiné, lutter contre ton corps qui se rétrécit, t'asseoir dans ta chaise roulante pour que Lison te promène ou juste te fasse prendre l'air, aux premières fraîcheurs te rentrer, les enfants qui t'embrassent « salut Papa ! Ça va ? », et puis de nouveau l'infirmière...

Ta vie, David, elle ne fait plus rêver, elle effraye, elle rebute !

Alors tu vois, tu n'as pas le choix !

François (*arrivant en urgence mais restant coincé de l'autre côté de la porte*) :

Maintenant sortez de là !

Le méchoui vous attend !!!

Jean :

Tu entends le coach qui s'impatiente, on va devoir te laisser !

On a la fête à faire...

François :

Arrête Jean !!! Tu sais bien que je ne peux pas entrer !!!

Jean :

Ah oui ?!

Ah bon ?!

François :

Tu veux que je le dise, ça te rendra heureux : je suis trop lâche pour regarder la réalité en face !!!

Mais l'argent, tu n'es pas le seul à tous les mois en donner, tu sais très bien que j'en donne aussi !

Et l'avocat pour le procès contre l'hôpital, c'est moi qui l'ai trouvé !

Alors tu arrêtes ça tout de suite, ta provocation bas étage, et sortez de cette chambre !!!

Parce que David, comme ça, moi je ne peux pas, je ne peux pas entrer, je suis trop lâche !!!

Tu es content ?!

Trop lâche !!!

.....
Partant de la chambre de David.

Jean :

Vous pensiez pouvoir m'échapper ?

Quand on s'appelle Alma, je n'oublie pas.

Alma :

De votre part, je m'attendais à mieux.

Jean :

Vous êtes qui au juste ?

Une journaliste ? Une fan ? La jeune femme non avouée de l'un d'eux ?

Alma :

Une fiancée.

Jean :

La voie est libre ? Ou pas ?

Alma :

Je vais danser.

Jean :

D'accord. Je vais chanter.

Il va dans la salle de la fête et chante Mon manège à moi de Piaf version Dabo. Sont présents Alma, Lison, Alice, Matthieu, Pierre, Martin de loin, et François d'encore plus loin.

Deux heures plus tard

.....

Dans la salle où a lieu la fête. François, en plein grand numéro de sa chanson « Be my baby » de Vanessa Paradis. Déguisé. Affolant.

.....

Pierre, Matthieu sont installés à table, le repas déjà bien entamé.

Matthieu :

La politique en fin de repas n'étant pas recommandée, ni le poids de nos impôts qui reparlerait argent, parlons enfants !

Ou, non, parlons femmes !

Anciennes conquêtes, petites supportrices faciles à échanger...

Non, parlons Lison.

Lison, qu'on a tous désirée...

Lison (arrivant à la table) :

Je passe mon tour. Sans façon. Ça ira.

Alice :

Derrière chaque grand homme... : une femme !

Jean :

Mais le footballeur est-il un grand homme ?

Bien que le peuple le croie, toute la question est là...

Matthieu :

D'accord. Parlons enfants.

C'est apaisant les enfants...

Jean :

Non.

Matthieu :

Bien sûr, là-dessus aussi, Jean, tu es l'exception qui confirme la règle !

Mais à part toi, pour tout le monde et de tous temps, avoir des enfants est l'absolu rêve universel !

Jean :

Le rêve universel ?

Ou la voie toute tracée, jamais interrogée ?

Matthieu :

Avec toi, tout devient philosophique !

Mais en y réfléchissant, tu as raison, Jean, avoir des enfants ce n'est pas un rêve... C'est un aboutissement !

Martin et Lison rejoignent la table, regagnent leur place.

Jean :

Mariage et enfants, vous avez fait ça à quel âge ?

A vingt-deux ans, au plus tard ?

Les footballeurs : les recordmen de la stabilité familiale la plus vite gagnée !

Où, tous, en fait, vous vous êtes précipités.

Matthieu :

On ne s'est pas précipités, on s'est réalisés !

Pierre :

A la décharge de Jean, tant qu'on n'a pas vécu le miracle de la vie, il y a des choses difficiles à comprendre, à admettre...

Jean :

Vous avez eu des enfants pour ne plus vivre.

Vous vous êtes planqués derrière eux.

Vous vous êtes perdus dans vos regards sur eux pour mieux vous oublier.

Et vous oublier, ça vous arrangeait bien parce qu'à part jouer au football et vous engendrer, vous ne saviez rien faire !

D'autres projets, vous n'en aviez pas !

Prendre votre vie à pleines mains, avoir des rêves pour vous, des désirs pour vous, savoir ce que vous vouliez réellement faire de ces heures, jours, mois, années, décennies devant vous, vous ne saviez pas !

Alors comme on fait une procuration quand on n'a pas le courage d'y aller et qu'on délègue, vous avez copulé et vous avez engendré des enfants à qui vous demandez d'avoir les rêves et les désirs – qu'incapables, vous n'avez pas !

Pierre et Matthieu :

Tu ne peux pas dire ça !

Tu n'as pas le droit !

Alma :

Tu avais raison, Martin, on part.

Martin :

Non, ça ne peut pas être ça.

Alma :

François, vous laissez dire ? Vous laissez faire ?

François :

Jean, attention, tu provoques.

Matthieu :

Parce que d'autres projets, Jean, tu en as toi ? Même pas celui d'avoir un enfant !

A part te cacher par honte de ton ventre de maintenant, de ta gueule de maintenant, de tout ce que sur un terrain tu savais faire et que tu ne sais plus, et que tu ne peux plus, tu es qui ?! Tu fais quoi ?!

Jean :

Toi, attaquant aux deux buts par saison, je ne te connais pas ! Je ne te vois même pas ! Mes passes décisives, tu les as toutes saccagées !

Pierre :

Arrête avec le passé ! Réponds Jean ! D'autres projets tu en as toi ?!

Jean :

Père, je ne le suis pas.

Père, je ne le serai pas.

Alma (*bors d'écoute de la tablée*) :

François, c'était bien votre idée la rencontre père-fils ?!

Jean :

Jamais vous ne vous êtes dit que si certains n'avaient pas d'enfants, c'était par humilité qu'ils n'en avaient pas ?

Matthieu et Pierre :

Toi, humble ?!

Jean :

Par humilité face à la vie...

Ne pas faire d'enfants, parce que, déjà, on tente de s'accomplir dans son existence propre, et qu'on y réussit mal...

Et qu'on veut s'y atteler sans se créer de leurres...

Matthieu :

Les enfants, un leurre ?!

Changeons de conversation ! L'argent en fin de compte, ce n'était pas si mal !

Jean :

Juste déjà tenir sa route... Tout donner pour ne pas décélérer en chemin, ne pas louvoyer, ne pas tout stopper.

Vous ne vous êtes jamais dit que les sans enfants, voulaient déjà y voir plus clair pour eux – avant de mettre en course une nouvelle existence ?

Matthieu :

Y voir plus clair, non ! Bavardage ! Bonne conscience à peu de frais ! Mais par égoïsme, par volonté biaisée de jeunesse éternelle, ne pas faire d'enfants, ça oui !

François :

Jean, tu provoques ?

Silence de Jean

Matthieu (*à Jean*) :

Passons à autre chose !

On n'est pas obligés de partager les mêmes valeurs pour passer un bon moment, non ?

Revenons à tes projets. Je peux t'en proposer plein. Dans les spas, il y a de l'avenir !

Jean :

Banc de touche, passe ta route !

François (à Jean) :

Tu provoques ou tu ne provoques pas ?

Jean (ne répondant pas à François) :

Représentant de piscine !

François :

Jean ! Tu provoques ou tu ne provoques pas ?!

Alice :

François, vous ne voulez pas...

Jean :

Non, il ne veut pas !

Votre gentille gentillesse, Mademoiselle, à chaque instant qui passe, ce n'est pas supportable !

Je sens que c'est malhonnête !

François :

Tu te méfies de tout.

Tu vois le mal partout.

Silence de Jean.

François :

Quand on est heureux de se retrouver, on met de l'eau dans son vin, on ne va pas au fond de sa pensée quand on sait qu'elle va froisser. On sourit. On parle de tout et de rien, et si un sujet pénible arrive, habilement on dévie. On sourit encore. On boit les verres de vin un peu plus vite jusqu'à l'apaisement des nerfs. On rêve un peu si jamais on s'ennuie. Et toujours agréablement on sourit.

Jean :

On nous l'a changé le Coach ! C'est vous Mademoiselle ?! Votre pays des merveilles ?!

François (à Jean) :

Ce que tu retiens du passé, c'est surtout les passifs.

Moi, je vous ai réunis pour le passé qui rend joyeux et qui fait chaud au cœur. Parce que, oui, ça existe. Le passé qui fait les bons souvenirs.

Comme les Verts quand ils se sont retrouvés pour le trentième anniversaire de leur finale contre le Bayern !

Jean et Matthieu et Pierre :

Ah les Verts !!! Alléluia !!!

François :

Parce que vous croyez que les Verts de 76, dès leur arrivée sur le parking, se sont attaqués en comparant la taille de leur voiture ? Et qu'Oswaldo Piazza arrivé en vieille Volvo a bavé sur Jean-Michel Larqué venu en Mercedes avec attachée de presse ?

Jean :

Maitrise la nostalgie, on n'a pas encore entamé le chapitre des voitures !

Matthieu :

Surtout que là-dessus rien à craindre : notre héros international a laissé sa Porsche en Angleterre, et nous a juste gratifiés d'une Renault Scénic louée !

François :

Vous croyez que Dominique Rocheteau a envoyé droit dans la mâchoire de Dominique Bathenay que niveau cheveux il n'était plus la gloire ?

Que Jean-Marc Schaer, qui pour la finale n'était même pas entré sur le terrain, à peine remplaçant, a envenimé la fête ? Non, Jean-Marc Schaer, il était souriant, et tous l'ont bien accueilli. Avec en point commun à chacun le souhait de se retrouver dans dix ans !

Jean, Matthieu et Pierre :

Alléluia !!! Comme nous !!!

Encore, coach, encore !!!

Une anecdote !

Encore, coach !!!

Une anecdote !

François :

Non, Gérard Janvion n'a pas fait la teigne quand un supporter – portant une perruque masquant très difficilement sa calvitie – lui a fait signer une vieille photo en osant lui dire qu'il y a trente ans le Janvion était bien plus chevelu ! Gérard lui a souri, il s'est dégagé poliment en touchant sa chevelure intacte – mais plus à la Jackson Five des années soixante-dix – et il a marmonné au supporter chauve : « ça a blanchi, c'est tout » !

Martin :

Ça va aller François ?

François :

Les Verts de 76, ils étaient solidaires et même encore maintenant !

Et vous venez pleurer qu'on n'a pas gagné ensemble la Ligue des Champions ! Mais, sans solidarité, comment arriver au plus haut ? Déjà je vous le hurlais dans le vestiaire quand je n'en pouvais plus de vos égoïsmes, de vos manques de communication, de votre sale façon de ne pas aller à la rescousse de votre coéquipier qui, c'est vrai, s'était mis dans l'impasse !

Vous, vous jouiez les stars sans même encore en être ! Mais les Stéphanois de 76, eux, étaient mieux que des stars : ils nous faisaient rêver et restaient accessibles !

Parce que dis-moi, Jean, notre star à nous, notre star à tous, tu fais quoi quand un homme en perruque veut te faire signer les deux tee-shirts qu'il porte sur lui, auquel il ajoute son cahier d'autographes, auquel il ajoute encore les deux coupures de journaux qu'il a toujours gardés fébrilement et religieusement ?!

Silence de Jean

Pierre et Matthieu :

Jean, oui, dis-le-nous, tu fais quoi ?

François :

Il baisse la tête.

Il fait semblant de répondre à son téléphone portable.

Et puis, si l'homme à la perruque insiste plus, Jean se dépêche de rejoindre une personne devant lui, mais qui n'existe pas !

Alors maintenant, gentiment, chaleureusement, tous, et tout de suite, vous vous serrez dans les bras ! Et même si on n'a jamais atteint la demi-finale de la Ligue des Champions, on le réussit notre treizième anniversaire !

Temps d'amour général.

Matthieu :

Mais les Verts de 76, à leur anniversaire, ils ont eu Prost et Noah en premiers supporters...

Alice :

Et José Touré...

Matthieu :

Et Michel Drucker...

Pierre :

Et le Ministre des Sports...

François :

Je vois et ça m'écœure que les paillettes, ça met tout le monde d'accord !

Lison :

Ce qu'ils veulent dire, François, c'est que pour être festifs, il faut être plus nombreux, et nous ne sommes que neuf...

Alice :

Pause !

Nouvelle chanson de 1993, votre grande année à tous !

Un sketch !

Ou un discours !

.....

Dans un coin à part. Pour une cigarette.

Martin :

Tu ne dis rien ?

Alma :

Je ne te devance pas.

Je ne te devance plus.

Martin :

Il serait venu me chercher à l'école, j'aurais été le roi.

François (*les rejoignant, à Martin*) :

Vas-y, maintenant, vas-y !

Mais après, toujours, tu reviendras me voir ?

.....
Martin, devant toute la tablée réunie, commence son discours, un papier au cas où dans la main.

Martin :

Je suis celui qui très souvent a été spectateur de matchs en France. Aussi en Angleterre.

Je suis celui qui quitte les stades en dernier, quand ne restent que les chats et les chiens autour qui rôdent. De gouttière. Comme moi.

Je suis le fils d'une jeune femme qui a eu le courage de ne pas avorter quand mon père le lui a imposé. Fils d'une jeune femme, qui ne lui a jamais fait de chantage, mais à qui je n'ai pas dit qu'aujourd'hui je suis là.

Je suis celui qui a deux pères : le grand et le petit.

Et pas là de jugements, juste les faits : le grand et le petit.

Un de mon sang. L'autre non.

Un absent, l'autre pas.

Un qui ne voulait pas de fils. Un qui n'en avait pas, et qui du coup m'a eu.

Le petit a voulu qu'aujourd'hui enfin je voie le grand. Dernier recours possible quand il faut calmer l'obsession des racines. Le petit m'a encouragé à tout fort devant tout le monde parler au grand. Il savait que le tête-à-tête aurait été pire.

Je veux dire au grand que nous ne sommes pas des traitres.

Nous faisons comme il est possible avec le caractère qu'il a.

Je dis clairement au grand que je n'attends rien de lui. Je ne suis pas un terroriste, je ne vais pas m'imposer dans sa vie.

Je le redis, ceci n'est pas un piège. C'est juste un besoin.

Mais bien sûr si le grand veut un fils, je suis partant, je serai là.

C'est vrai j'ai un tuteur, mais depuis toujours mon père de gènes, mon sang réclame.

Je répète au petit qu'il ne doit pas avoir peur, je ne suis pas ingrat, ses valeurs je les ai et j'y serai fidèle.

Je remercie le grand d'être celui qui m'a fait. Je remercie le petit de son amour, sa protection.

Je suis fasciné de découvrir le grand tel que. Je suis impressionné de découvrir le courage du petit.

Je suis heureux de voir mes pères.

Je suis le fils de toi, Jean, qu'ils ont tous adulé. Dont ils ont hurlé le nom. Pour qui ils ont fait une chanson. Une chanson qu'ils entonnaient, je l'ai plusieurs fois en direct entendue, qu'ils entonnaient par milliers de milliers, qui disait tes cheveux longs et bruns comme une crinière pur-sang, ton caractère de fer, ton sourire tout à coup qui sans prévenir illumine.

Je suis celui, Jean, qui t'apprend que tu as un fils et qu'elle m'a appelé Martin.

Jean (*se levant*):

Je reviens.

Matthieu (*le retenant*) :

On te connaît, tu ne reviendras pas !

Pierre :

« Je reviens », les seuls mots que tu dis à ton fils qui a eu le courage ?!

Jean :

Courage ou obscénité, quand c'est devant tout le monde ?!

Lison :

Obscénité et courage, Martin te l'a dit.

Tu sais qui tu es, il n'avait pas le choix.

Jean :

Tu dis ce que tu crois ?

Lison :

Sincèrement je le crois.

Jean :

Ils attendent quoi de moi ?

Lison :

Au moins que tu ne partes pas.

Jean :

J'ai vécu en méprisant cet automatisme massif à s'engendrer quand de la vie on n'en a vraiment ni le goût ni le génie, et je me découvre père ?

Dans la violence de mon rejet, j'avais pour moi de m'être abstenu.

Mais là, ma haine devient quoi ?

Je poursuis mon refus, et j'en deviens un chien ?

Je t'accepte Martin et je m'effondre ?

Tu as parlé et je n'ai plus de colonne vertébrale.

Tu me serais un acte manqué ?

Tu te présentes à moi quand je ne suis plus rien. Quand je ne vaud plus rien. Tu me prends sous ton aile ?

J'avais perdu le sens, tu vas le devenir ?

Pour ne jamais céder à mes principes, j'ai vécu contre, arc-bouté, dans une raideur violente, et toi tu ne m'en jugerai pas ? Et toi tu m'aimerais ?

Je crois savoir qui est ta mère.

Je crois la deviner en toi.

C'est vrai j'en ai forcé beaucoup à avorter. Mais elle – à ne pas me céder, à tenir à ce qu'elle voulait plus fort qu'à ce que je lui ai imposé, puis à avoir incroyablement pris acte de mon refus en ne me disant jamais que tu existais, en ne me faisant aucun chantage, n'a-t-elle pas été la femme, la réelle compagne que je n'ai jamais eue ?

Martin :

Ça m'envahit la nuit, vu ton rythme de femmes, j'ai des frères et des sœurs semés là où tu baisses ?

Jean :

Ne dis pas « baise » ! Tu entends ! Jamais, ne redis « baise » !

Martin :

Je ne suis donc pas le fils d'une simple baise ?

A cette question, ma mère ne sait pas me répondre.

Jean :

D'un instant d'amour !

Rien à voir !

D'un instant d'amour !!!

Jean quitte la pièce.

Alice :

J'y vais.

François :

Vraiment ?

Alice :

C'est mon tour.

François s'occupe de la sono. Tout le monde s'installe pour le show.

Alice chante Ziggy de Michel Berger, version C. Dion. Elle en fait une adresse à François.

Pendant sa chanson, Pierre et Lison dansent.

Alice (*ne trouvant plus les paroles d'après*) :

Pardon, j'ai un trou. Pourtant je la savais par cœur...

Mais laissez-moi le micro !

Laissez-moi le micro !

Mon père nous a élevés à vous. Il nous a élevés au club. Même ma mère a été obligée de suivre. J'ai fait de bonnes études, j'aurais pu être beaucoup mieux que serveuse et femme de chambre, mais mon père a commencé à m'emmener au stade, j'étais bébé, il me portait contre lui. Et être là aujourd'hui... travailler ici... c'est...

Oui, d'où il est, mon père, je le sens, est fier de tous vous rencontrer, je suis son envoyée spéciale, ça le fait rire, il est heureux.

François et Matthieu :

Elle est gentille !

Alice :

Pas gentille, arrêtez ça ! Pas gentille ! Passionnée !

.....

Vers l'arrière salle du bar. Jean est déjà là. Alma arrive.

Jean :

Effectivement, vous êtes fiancée...

Alma :

Je vous l'avais dit.

Jean :

On se ressemble, non ?

Alma :

Lui et vous ?

Jean :

Vous et moi.

Alma :

Je crois.

Jean :

Et je n'en ferai rien.

Alma :

Non, entre nous, rien ne se passera.

.....

Dans l'arrière salle du bar.

Lison et Pierre, ensemble.

Lison :

Je ne suis pas loin d'être amoureuse de toi. Mais en moi, ça ne s'emballe pas. Comme si moi aussi, dans le coma...

Pierre :

J'y retourne.

Lison :

Tu me regardes et j'aime ça. Et à cet instant, Pierre, je te suis. Sans concession, je te suis.

Mais l'instant ne dure pas, et David arrive toujours, en surimpression, entre mon visage ton visage. Et je veux le chasser. Mais imposé, il s'est incrusté.

Pierre :

Puisque tu ne fais pas d'efforts !

Lison :

Je l'ai tellement aimé...

Pierre :

Lison !

.....

Vers le barbecue.

Jean (*revenant dans la pièce, à François*):

Au fait, coach, elle est où l'exécution de ta menace ?

On n'a pas été des agneaux, et tu ne nous as toujours pas passé les films !

Tu me plais, coach, mais tu faiblis !

François :

Je les regarderai tranquillement, comme je le fais souvent, sans vous pour me polluer.

Jean (*partant*) :

Merci.

Alice arrête Jean...

Alice :

Vous ne devriez pas partir. Pas ce soir. Nous vous ferons une place, vous savez qu'il y a de quoi. Et vous serez le pilier du bar !

Non, je dis n'importe quoi, pardon je parle trop vite. Vous serez l'attraction locale, et pas parce que les gens vous reconnaîtront, non, on leur jurera que vous n'êtes pas qui vous êtes, et vous serez tranquille comme jamais, sans plus besoin de vous cacher ! Non, vous serez l'attraction locale à cause de votre superbe à être seul contre tous, vous les ferez rire, vous les charmerez, agacerez, ils ne s'ennuieront plus.

Décidément je dis n'importe quoi, à trop vouloir que vous restiez je parle trop vite ! Non être seul contre tous pour vous il ne vaut mieux plus. La caricature, ça fige, ça réduit, on en meurt.

Vous êtes épuisé. Il faut vous arrêter.

Vous accepteriez que je prenne soin de vous ?

Jean :

Soin de moi, je vais adorer ça...

Alice :

Arrêtez d'être sexuel ! C'est épuisant ! Ça bloque tout !

Vous tirerez qui vous voulez où vous voulez, pour ça vous serez libre !

Je ne veux pas d'un amoureux comme vous. J'aurais la peur au ventre à chaque instant de vous perdre. Je veux être près de vous mais de loin. A bonne distance vous êtes idéal, mais de près c'est vrai vous êtes inquiétant.

Jean, écoutez-moi !

Je veux prendre soin de vous. L'alcool, le sommeil, ne plus vous isoler, le jus d'orange pressé le matin, que vous sortiez enfin de votre trou.

La tendresse, ça ne rabaisse personne ! Je veux vous donner de la gentillesse, vous qui n'y croyez pas. Je vais vous donner du quotidien, un peu de repères.

Regardez-moi bien, Jean, claquez des doigts et je serai celle qui – pour votre bien – va vous offrir tout ce que vous détestez, méprisez !

Jean :

Je claque ou je ne claque pas ?

Alice :

Vous me faites une peine immense, et je ne vous lâcherai pas.
Vous radotez jusqu'à en sentir le renfermé, mais vous ne vous suicidez même pas !
Et si la retraite n'était pas la retraite, Jean ? Passez des examens et devenez coach !
En fait, vous faites vraiment pitié.
Ecoutez-moi, redevenez football, et ne faites pas comme François du « c'était mieux avant », qui éloigne des terrains et ne fait pas le bonheur !
Jean, vous m'écoutez ?!

Jean :
J'en ai vraiment le choix ?

Alice :
Je ne crois pas.

Jean :
Mais d'abord il me faut du silence.

*Jean quitte la pièce.
François et Matthieu, déboulant, rejoignent Alice.*

François :
On a tout écouté ! Tu tiens tête comme personne !
Tenir tête même à Jean... ! Ma meilleure recrue est une fille !

Matthieu :
Avec elle, c'est sûr, mes chiffres exploseraient. ! Des piscines découvertes par centaine même dans le Pas-de-Calais !

François :
Mais fais attention à toi, Alice...
Tu sais ce que tu fais ?

.....
Dans les toilettes.

Alma (seule face au miroir) :
Voilà, tu l'as mené jusqu'à son père...
Et reconnais qu'il t'a impressionnée. Qu'il t'a fait frissonner.
Tu étais épuisée qu'il ne te frissonne plus.
Mais vivre avec un homme affirmé, tu sauras ? Ou tu ne sais être que la forte du faible ?

Tu as peur ? Moi aussi.

Son père t'a plu, tais-toi, ce n'est pas moral ! Minable, c'est cousu de fil blanc !
Patiente un peu, et ton homme va réellement devenir ton homme.
Oui, oui.
Tu n'en pouvais plus de faire l'amour avec lui, mais peut-être maintenant aimeras-tu ça ?
Tu repenses à son père ? Passe ton chemin, Alma !

Tu as les yeux tristes.
Tu as tenu jusqu'ici, et maintenant tu te sens vide.
La nausée de l'épuisement, de trop avoir tenu contre vents et marées, l'angoisse soudainement
d'en fait ne plus vouloir.
Tout est fini.

Silence.
Ne réfléchis plus.
Sors de ces toilettes, chante et danse comme il faut.
Tu verras le reste plus tard.
Toujours laisser sa chance. Hein Alma ?
Ne pas se projeter. Surtout ne rien vouloir maîtriser. Laisser la chance.

.....
*Jean, épuisé, bouleversé, entre dans la chambre de David, se réfugie contre lui, dans son lit – comme un enfant qui
se pelotonne contre sa mère.*
.....

*Dans l'arrière salle du bar.
Lison et Pierre, ensemble, encore.*

Matthieu (*inquiet des voix qu'il a entendues, passant la tête*) :
Ça va ?

Lison (*à Pierre, après que Matthieu est parti*) :
Mais comment me convaincre que l'homme de ma vie n'est plus David ?

Pierre :
Sois pudique, tu veux ?

Lison :
Il me manque. Et là, tout à coup, c'est pire.

Pierre :
S'il te plait...

Lison :
Force-moi !

Pierre :
Arrête ! C'est humiliant !

François (*inquiet des voix qu'il entend, passant juste la tête*) :
Vous êtes sûrs que ça va ?

Lison (*attendant à peine le départ de François*) :
Prends-moi ! Oblige-moi !

Pierre (*violent*) :

A peine la fête finie, tu l'as voulu : je t'essaye, et puis je vois, je dis si je te veux ou pas !

Lison (*soulagée*) :

Oui. D'accord. C'est bien comme ça. Oui.

Pierre :

Mais comme je t'ai dit ça, c'est à vomir Lison !

Lison :

Mes terreurs méritent ça.

Pierre :

On part alors ?

Lison :

On part quelques jours, et je ne m'inquiète pas – soins, repas, infirmière, kiné, garde malade, je ne m'inquiète pas, on part !

Pierre :

Si tu préfères, vraiment, on reste là...

Lison :

Ne lâche pas !

Tu ne dois pas lâcher. Je ne dois pas lâcher.

On finit la fête, Pierre, et on part !

Pierre :

Dans le Sud ?

Lison :

Dans le Sud, je le verrai.

La vieille ville, nos plaisirs, nos petits rites...

.....

Dans un coin de la salle de la fête.

Matthieu :

Mais ton bar, ton hôtel, c'est sérieux ? Je veux dire, que tu ne sois plus coach, c'est sérieux ?

François :

L'entraîneur maintenant il n'est plus respecté. Les présidents ont peur des joueurs, ils leurs cèdent tout, et tu as beau être coach – tu es tout juste un pion.

Matthieu :

Prends un agent et tu verras !

François :

Jamais je ne prendrai un agent ! Tu entends ? Jamais !

Matthieu :

On ne laissera plus passer autant de temps sans se voir ?

François :

La fête n'est pas finie !

.....

*Martin met Smells like teen spirit de Nirvana – son choix de chanson de 1993. Il danse avec Alma.
François les regarde, ému.*

Martin :

Serre-moi ! Jusqu'à l'impossibilité de tes muscles !

J'ai eu peur. Vraiment peur.

Je t'aime, je t'aime ! Et j'aime en toi la mère de mon futur enfant !!!

Alma :

A peine fils, tu veux déjà être père ?!

Pardon, mais trop rapide pour moi, Martin, pardon mais je ne peux pas.

Martin :

L'enfant, c'est pour te dire l'amour, Alma, tout ce que je te dois !

Alma :

Mais si Jean ne te recontacte pas ?

Martin :

Même pas peur !

Et puis je lui plais ! Je sens que je lui plais !

Pour la première fois, j'ai confiance Alma ! Je sens ma confiance, c'est physique, elle est là, Alma !

Alma :

Tu as changé. Tu changes.

Tellement.

Martin :

Tu t'y habitueras ?

De toute façon je ne te plaisais plus ! Amoureusement, tu ne m'aimais plus !

Maintenant, fiancée, ce sera le grand huit !

Il entraîne aussi dans leur danse François, Matthieu et Alice.

.....

Au seuil de la chambre de David. Lison s'apprête à y entrer. Pierre se tient en retrait.

Pierre :

On montera dans la voiture et on roulera...

Lison :

On roulera, et il y aura bien des endroits où David ne flotte pas, où il n'apparaît pas...

Lison (*entrant, rejoignant David*) :

(*A Pierre, resté sur le seuil de la porte*) Viens.

David, tu n'écouteras rien de ce qu'ils diront, promis ? Tu sais, qu'en partant quelques jours, je ne suis pas la salope ?

Dis-moi d'accord. Fais-moi un signe.

Toujours ils me jugeront.

Que j'aie choisi que tu vives à la maison ils me jugent. Mais tu stagnerais dans un mouroir qu'aussi ils me jugeraient. Que je te parle et t'entende, ils me jugent. Mais je te veillerai sans un mot qu'aussi ils me jugeraient. Que je t'emmène à Lourdes ils me jugent. Mais que je n'y croie plus, aussi ils me jugeraient.

Jean qui s'était endormi, dissimulé dans le lit, serré contre David, se met à parler comme s'il était David...

Voix de David :

« Les rares moments de liberté sont ceux durant lesquels l'inconscient se fait conscient et le conscient néant. »

Lison (*à David*) :

Pardon ?

Pierre :

Il a parlé ?

Voix de David – Jean :

« Entre le monde de la réalité et moi, il n'y a plus aujourd'hui d'épaisseur triste. »

Lison :

Je comprends mal, David.

Pierre :

Je ne l'entends pas.

Lison :

David ?

Pierre :

Jean ?

Lison :

Pas Jean ! David !

Parle, David, je me tais, on se tait.

Pierre (*n'osant pas s'approcher du lit de David, comme paralysé*) :

Jean, sors de là ! Arrête ça tout de suite, sors de là, Lison y croit !

Voix de David – Jean :

« L'acquiescement éclaire le visage. Le refus lui donne la beauté. »

Lison :

David, tu me dis oui ? Tu me dis non ?

Pierre :

Arrête tes phrases mouettes et chalutiers, Jean ! Tes phrases pour rendre fou ! Arrête ça tout de suite, Lison y croit !

Voix de David – Jean :

« Agir en primitif et prévoir en stratège »

Pierre :

C'est Jean, sûr et certain, c'est Jean ! A chaque causerie d'avant-match, il nous la ressortait ! Et toutes les phrases d'avant, sûr et certain, c'est aussi son poète !

Jean, sors de là !!! Sors de là, je te dis !!!

Lison soulève le drap. Jean est toujours recroquevillé contre le corps de David.

Jean (se redressant) :

René Char.

Je me rends.

David devait savoir pour Martin.

De ma bouche, il devait savoir.

Je lui ai parlé et me suis endormi.

Votre arrivée m'a réveillé.

J'ai bougé, mais vous n'avez rien vu.

Alors j'ai osé.

Ça a marché.

Et j'ai rejoué...

Lison :

Pourquoi être si cruel ? Je ne t'ai jamais rien fait...

Jean :

David ne parle plus, tu le sais.

Tous, nous le savons.

Lison :

Peut-être je le savais, mais à cause de toi – je l'ai oublié !

A cause de toi, je ne l'ai plus su !

Et oublier, ne plus savoir, c'est mon désir immense, c'est ce que je me rêve !

Et toi à jouer avec mon espoir, tu es un charlatan, pas mieux que les magnétiseurs, les voyants, les gourous qui depuis dix ans m'ont prise en chasse et me rackettent !!!

Pierre :

« La lucidité est la blessure la plus rapprochée du soleil ».

Tu dois la reconnaître, elle est de ton poète ?! Je l'avais aimée sans peut-être la comprendre. Et je sais m'en souvenir...

« La lucidité est la blessure la plus rapprochée du soleil ».
Et bien fais très attention, Jean, parce que depuis longtemps tu brûles !
Et maintenant, trop tard, regarde, fini, tu calcines !

Jean :

Soyez furieux après moi et partez !
Vous entendez ?
A attendre les réponses impossibles, on dessèche !
On fossilise !
Et oui, on calcine !

Allez, partez !
David, je peux en prendre soin.
Je saurai.
Je le veux.
Vous le savez.
Alors, partez !!!

Vous entendez ???
Partez !!!